

LIVRES

CAHIER
D
Le roman québécois Page D 3
♦ ♦ ♦
ARTS VISUELS
Stéphanie Béliveau Page D 8
Grille télé du week-end Page D 10
Agenda culturel Page D 11
Formes Page D 12

LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 OCTOBRE 1996

FESTIVAL

Toronto, capitale littéraire

À chaque automne depuis 18 ans, le Harbourfront Centre de Toronto accueille un événement littéraire sans pareil, l'International Festival of Authors. Une centaine d'écrivains de tous les continents viennent à la rencontre du public et participent à des soirées de lecture. L'instigateur de l'événement, Greg Gatenby, se voit comme un missionnaire de la littérature désireux de réparer les «dommages» causés par l'enseignement de la littérature.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Comment expliquer ce mystère? Vous avez devant vous un enfant de cinq ans. Vous ouvrez un livre et vous lui racontez une histoire. À la rigueur, vous lui lisez un poème. Spontanément, naturellement, l'enfant s'abandonne à l'imaginaire, écoute avidement l'histoire, vibre à la musicalité des mots. Très souvent, il en redemande. Sans le savoir, il découvre la magie et le plaisir de la littérature.

Vous retrouvez le même enfant, douze ans plus tard, à sa sortie de l'école secondaire. Neuf fois sur dix, la littérature l'indiffère. Il préfère tolérer les pires insanités à la télé plutôt que d'ouvrir un roman. Et la poésie? Aussi bien ne pas poser la question... Que s'est-il passé entre la petite enfance et le monde adulte? «L'école a tout gâché. Elle a tué son attrait naturel pour la littérature», répond Greg Gatenby, directeur artistique de l'International Festival of Authors de Toronto. Pour lui, le lecteur naît pur. L'école le corrompt. «Je crois que l'école ne parvient pas à donner le goût de la littérature. Pourtant, quand ils entrent dans le système scolaire, les enfants aiment les livres. Très tôt, l'approche académique de la littérature les éloigne. Ils se sentent vite exclus de ce monde. Adultes, ils se souviennent du jour où, humiliés, ils n'ont pas su donner au professeur la «clef» du poème. Comme s'il y avait une seule façon de lire un poème!», poursuit-il.

Unique au monde

C'est pour réparer les «dommages» du système scolaire que Greg Gatenby a créé, il y a 18 ans, l'International Festival of Authors de Toronto, un événement unique au monde qui réunit bon an mal an une centaine d'écrivains venus de tous les continents. Animé par le souci d'éduquer, Gatenby veut démystifier la littérature en provoquant des rencontres entre le «vrai monde» et les auteurs. Son but? Donner l'envie de lire.

Inaugurée mercredi dernier, l'édition 1996 se poursuit jusqu'au 2 novembre au Harbourfront Centre de Toronto et propose au public des rencontres avec, notamment, Ed McBain, Ruth Rendell, Nancy Huston, Marie-Claire Blais, Lawrence Block, Matt Cohen, Timothy Findley, François Gravel, Michel Tremblay, Alberto Manguel, Michel Butor, Antonia Fraser, William Gass, James Buchan et Yuko Tsushima.

À la liste des 2500 écrivains qui ont participé au festival au cours des ans, on trouve les noms de Robertson Da-

Don Quichotte et Tintin sont en un sens deux grands personnages fictifs de notre époque, deux grands mythes de l'Occident littéraire, respectivement fondateurs d'un

L'enfance de la lecture



art majeur, le roman,

et d'un art mineur,

la bande dessinée.

Détail, Hergé, *Tintin au Tibet*
Détail, Danielle Chaput, *Mirage*, 1992



ROBERT SALETTI

Aussi différents que soient leur date de naissance et le matériau artistique dont ils sont faits, Don Quichotte et Tintin définissent — à plus de trois cents ans d'intervalle — un projet commun de lecture du monde, pétri de patience et de volonté d'errance. Ce sont deux caractères, au sens qu'Orson Welles donne à ce terme. C'est du moins la thèse que suggère la comparaison de deux essais très proches de ton et de point de vue et qui paraissent simultanément.

Deux histoires d'amour du livre

Don Quichotte, de Marc Chabot, et *Tintin au pays de la ferveur*, d'Alain Bernard Marchand, constituent tous les deux le prolongement d'un acte de lecture décisif. Ils sont le récit d'une histoire d'amour entre un lecteur et un auteur. Pour Marc Chabot, le *Don Quichotte* de Cervantes est la première fiction, soit rien d'autre qu'un terrible mensonge. C'est l'histoire d'un homme qui a tellement lu de livres qu'il décide de devenir un livre. Et de changer le monde. C'est l'histoire d'un chevalier qui a tellement lu de livres de chevalerie qu'il décide de faire autre chose. Comme de parcourir le monde. À partir de *Don Quichotte*, la vérité ne sera plus la propriété des philosophes et des théologiens. Cervantes a fait faire la preuve que la vérité se cache partout, surtout dans la fiction. Le personnage de Don Quichotte est notre plus vrai mensonge, conclut Marc Chabot. Et mentir vrai, c'est l'enfance de l'art. Tout un pan de l'esthétique moderne en témoigne, de Diderot (*Jacques le fataliste et son maître*) n'est-il pas une sorte d'hommage à Cervantes? à Welles (je pense à toute l'œuvre de ce maître cinéaste de l'illusion, mais plus spécifiquement à *F for Fake*, un documentaire sur le mensonge en art qui est truffé de... fictions). L'enfance de l'art, c'est le sous-titre du livre de Marc Chabot qui est, je le rappelle, un philosophe.

Tintin au pays de la ferveur est le livre d'un passionné de la lecture. Alain Bernard Marchand est aussi un jeune écrivain qui n'a pas encore quarante ans et qui a déjà fait paraître un récit (*C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés*) et un roman (*L'homme qui pleure*) que je n'ai pas lus. Il s'agit ici de son premier essai qu'il présente non comme une étude sur Hergé ou sur la bande dessinée mais comme «l'expression du désir d'une œuvre». Ce désir d'une œuvre se rapporte, dans un premier temps, à l'expérience intime de lecture qu'il fit, jeune, de la série des Tintin. Pour l'auteur, le désir est comble quand, «s'excluant du monde restrictif de l'immédiat» par le biais circonstanciel des aventures de Tintin, l'enfant, de son lit minus-

cule, gagne le large et entreprend d'habiter son imaginaire. Voilà qui n'est pas sans faire penser à ce que disait Daniel Pennac dans *Comme un roman* à propos de l'enfant lecteur qui «glisse dans les pyjamas du rêve avant de fondre sous les draps de la nuit». D'ailleurs, chez Alain Bernard Marchand comme chez Marc Chabot, il s'agit surtout de préserver ce que l'auteur de *La Fée Carabine* appelle la solitude fabuleusement peuplée du lecteur. De préserver, si l'on me permet le jeu de mots, l'art de l'enfance. Or, que faire pour préserver cette solitude initiatique du lecteur? D'abord n'élever aucun rempart de connaissances préliminaires autour du livre que l'on lit. L'expérience intime de la lecture commande ici d'exclure les références savantes ou moins savantes aux commentaires sur les œuvres consacrées que sont *Don Quichotte* et les Tintin. Et M. Chabot et M. Marchand s'approchent de leur objet de manière très personnelle.

La lecture comme acte de foi et comme dérive

Assez remarquablement, ces deux essais s'entendent pour faire de la lecture quelque chose comme un acte de foi. Un acte de foi constitué hors de toute décence analytique, comme le dit l'auteur de *Tintin au pays de la ferveur*. Tout part de la croyance, explique pour sa part Marc Chabot. Les personnages que nous découvrons sont de petits dieux qu'on ne voit pas mais qu'on imagine en train de vivre. Le pouvoir de la littérature, conclut-il, repose sur l'acte de foi que fait le lecteur dans son infinie tolérance aux vrais mensonges. Dans son infinie ferveur, ajouterait Alain Bernard Bouchard.

Cet acte de foi, s'il n'exclut pas d'office toute connotation religieuse, découle surtout de l'expérience intime du désir telle que l'a définie Roland Barthes, exceptionnellement cité par nos deux essayistes. Le plaisir de lire prend donc la forme d'une dérive multiple débouchant sur l'écriture. Le désir de l'œuvre dont parle Alain Bernard Marchand, c'est aussi ce besoin physique d'écrire. Un besoin aussi physique que marcher, aimer et voyager. On trouve, dans *Tintin au pays de la ferveur* comme dans *Don Quichotte*, l'enfance de l'art, de très belles pages sur l'incitation au voyage qu'est la lecture.

Pour Marc Chabot, notre modernité s'inscrit, n'a jamais cessé de s'inscrire, dans le donquichottisme. Qui n'est autre que ce flottement perpétuel entre les choses qui finissent et les choses qui commencent. Dit autrement, l'errance fait le voyage. Mais cette errance, comme pour Don Quichotte sur sa Rossinante, n'entraîne pas que le voyage n'ait pas de but, elle implique simplement que les indications pour atteindre ce but ne sont pas claires, n'ont jamais été claires, ne seront peut-être jamais claires.

VOIR PAGE D 2: TINTIN

VOIR PAGE D 2: TORONTO

L'amour du Québec, la passion de sa littérature

Cet automne, le groupe Ville-Marie Littérature vous propose vingt nouveautés en édition courante et six rééditions en format de poche.

l'HEXAGONE

vib éditeur

TYPO

CONSULTEZ NOTRE
CATALOGUE COULEUR
INSÉRÉ DANS CETTE
ÉDITION DU DEVOIR

LIVRES

Salon du livre de Toronto

TORONTO

Offrir au public
la magie des festivals

SUITE DE LA PAGE D1

vies, Oriana Fallaci, Alain Robbe-Grillet, Yves Navarre, Umberto Eco, Seamus Heaney (Prix Nobel), Russell Banks, Raymond Carver, Paul Auster, John Irving, Joyce Carol Oates, Julian Barnes et William Boyd. L'événement attire désormais des écrivains du monde entier. On se bouscule aux portes. Chaque année, plus de 2000 auteurs sollicitent Gatenby afin d'y participer. A peine 100 d'entre eux sont retenus. «Depuis que nous sommes solidement établis, l'axe New York-Londres a été brisé. Toronto fait dorénavant partie des capitales de la littérature», dit Gatenby.

L'homme à l'origine de ce festival a donc pour nom Greg Gatenby. Quel personnage! C'est un homme de caractère, un boulimique du travail, évidemment, qui s'active de tous bords côtés, au point d'en avoir le souffle court et de sauter des repas.

C'est avant tout un visionnaire, une sorte de missionnaire de la littérature. «Je souffre d'un complexe messianique», ironise-t-il. Le festival des auteurs est l'œuvre de sa vie. Diplômé en littérature de l'université York en 1975, il a œuvré quelques mois dans une maison d'édition — une expérience qui peut toujours servir. — avant de créer son fameux festival.

La principale activité de l'International Festival of Authors, ce qui en fait l'originalité, ce sont les soirées de lecture. Devant des centaines de personnes, les auteurs lisent eux-mêmes des extraits de leurs œuvres ou font appel à des comédiens. La session dure 30 minutes. «Pas une seconde de plus», précise Gatenby. Même si nous avons un Prix Nobel sur scène! Après 30 minutes, c'est terminé», dit-il. S'ensuit une séance de signatures et d'échanges avec le public. «J'invite les gens à discuter avec les écrivains même s'ils n'ont pas lu leurs œuvres», dit Gatenby.

Entrevues sur scène

Le festival organise aussi des entrevues sur scène avec les auteurs. Gatenby s'amuse à coupler des personnalités diverses. Cette année, par exemple, Mordecai Richler mènera un entretien avec Mavis Gallant.

Il n'y a pas d'autre événement semblable de par le monde. C'est que d'ordinaire, les écrivains, par nature solitaires, fuient les foules. Sauf pour quelques vedettes, il est plutôt rare que les auteurs aient à s'adresser à



Greg Gatenby

SOURCE IFA

600 personnes. Il est rare, aussi, qu'ils aient à parler de littérature devant les plus grands écrivains du jour, qui sont, souvent, éparpillés dans la salle. «Je me souviendrai longtemps du passage de Julian Barnes au festival. Sur scène, il parlait tout bas, ce qui avait pour effet de rendre les gens encore plus attentifs. Je croyais que c'était un truc de comédien pour attirer l'attention. Quand je l'ai félicité pour sa prestation, il m'a dit que s'il avait cette voix éteinte, c'est parce qu'il était littéralement terrorisé à l'idée de parler de littérature devant 600 personnes, dont une bonne vingtaine de ses pairs.»

Gatenby tient vraiment à offrir au public la magie des festivals. «Je veux que ça soit comme pour le cinéma. Quand on présente un film albanais en salle, à peu près personne ne s'y rend. Mais si vous inscrivez le même film à la programmation d'un festival de cinéma, plein de gens s'y rendent. Parce qu'ils sont fiers de participer à un "happening". Vous les croisez dans un party et ils vous disent: "Vous avez vu le dernier film albanais?" Je veux créer le même phénomène avec la littérature.»

Cela dit, le festival, malgré sa volonté de joindre un grand public, demeure, selon Gatenby, «shamelessly, unapologetically literary». Pas question donc d'inviter Danielle Steel ou John Grisham. «Ces gens-là n'ont de toute façon pas besoin de nous.»

À écouter parler ce joyeux fou de Gatenby, on se dit que, si Fortune a consacré Toronto comme la ville où il fait le mieux vivre, peut-être qu'un jour Le Magazine littéraire fera de la Ville reine une des grandes capitales littéraires.

INTERNATIONAL FESTIVAL
OF AUTHORS

Harbourfront Centre, Toronto
Renseignements: (416) 973-4760

PIERRE CAYOUE
LE DEVOIR

Toronto — Un Salon du livre francophone à Toronto? Non mais ça va pas! Il y avait quelque chose d'héroïque, pour le moins, dans cette entreprise. Quand ils ont rencontré les élus municipaux pour les sensibiliser à leur projet, il y a quatre ans, Christine Dumitriu van Saanen et François Bergeron ont vite réalisé l'ampleur du défi.

Ils avaient beau brandir leur étude de faisabilité, dissenter sur leur public cible, démontrer les bienfaits de leur idée: rien n'y faisait. Ils avaient devant eux des interlocuteurs polis, certes, mais dont le regard mi-inquiet mi-moqueur trahissait mal le scepticisme. «Aux yeux des autorités municipales, les francophones ne sont ni plus ni moins qu'une minorité ethnique, au même titre que les Torontois originaires du Panjab», explique François Bergeron, président du Salon du livre de Toronto et vice-président et directeur général du journal hebdomadaire L'Express.

Les francophones ne sont en effet pas légion dans la Ville reine. En clair, ils représentent 1,8 % de la population, soit 40 500 battants éparpillés dans une mer de 2,3 millions d'habitants. En tenant compte des 30 municipalités de la grande agglomération de Toronto, leur nombre oscille entre 90 000 et 100 000.

Qu'à cela ne tienne, le Salon de Toronto a vu le jour en 1993, contre vents et marées. Avec l'aide des gouvernements fédéral, provincial et municipal, tout ce qui grouille et grenouille dans le «Toronto francophone» a mis la main à la pâte. Parmi les parrains de l'événement, on trouve la Librairie Champlain — seule librairie francophone depuis la mésaventure de Renaud-Bray —, quelques universitaires, des associations d'auteurs, Radio-Canada Ontario-Outaouais et le journal L'Express.

La quatrième édition du Salon du livre de Toronto a eu lieu le week-end dernier, du 17 au 20 octobre, au Palais des congrès. Dire qu'on s'y bousculait serait mentir effrontément. En matinée, quand les élèves des écoles francophones environnantes envahissaient le parquet, on se croyait au Salon du livre de Montréal tant l'affluence était grande. Mais en après-midi et en soirée, plus rien ne masquait la réalité démographique. Les allées devenaient plus larges, les visiteurs plus éparés. La Salon accueillait



bon an mal an 10 000 visiteurs, ce qui, dans le contexte, relève de l'exploit.

Rolf Pulse, l'éditeur de Gallimard à Montréal, ne rate jamais le rendez-vous de Toronto. «Nous tenons à être présents. On sent que les gens sont en manque, qu'ils ont soif de littérature française. Il n'y a pas des dizaines de milliers de visiteurs. Mais en revanche, ceux qui viennent achètent plusieurs livres, ce qui n'est pas forcément le cas dans les plus gros salons.» Daniel Johnson, directeur des Éditions françaises, partage son opinion. «Les jeunes, en particulier, les élèves des institutions françaises cossues, repartent rarement les mains vides.»

Depuis la fermeture de Renaud-Bray, Toronto ne compte qu'une seule librairie francophone, la Librairie Champlain. Pour plusieurs visiteurs, le Salon fournit donc une occasion de plus d'acheter des livres français.

Une vitrine de choix

Bien sûr, le Salon de Toronto accueille quelques auteurs québécois. Cette année, Arlette Cousture et Raymond Plante, entre autres, y sont venus. On reçoit aussi quelques rares auteurs européens. Le Suisse Nicolas Bouvier était de la cuvée 1996. Mais avant tout, ce salon demeure celui des auteurs franco-ontariens.

«C'est extraordinaire de voir proliférer tant d'auteurs. La littérature franco-ontarienne est toute jeune. Son véritable boom remonte à peine à il y a 25 ans», constate la poète Andrée Lacelle, lauréate du prix Trillium en 1995 et finaliste aux prix du Gouverneur général du Canada, auteur de *Tant de vie s'égare* (Vermillon) et *La Voyageuse* (Prise de parole). «Notre lectorat demeure très limité. La diffusion est difficile. Notre salut passe par l'école. Nous devons valoriser notre production littéraire dans nos écoles», poursuit-elle.

Et la consécration au Québec? Invitée au récent Festival international de poésie de Trois-Rivières, Andrée Lacelle n'est plus inconnue au Québec. Très souvent, ses pairs ne peuvent en dire autant. «Pour nous, la reconnaissance au Québec n'est pas vitale. Mais elle est souhaitable, bien sûr. C'est un peu l'équivalent de la reconnaissance en France pour un auteur québécois», dit-elle.

Chose certaine, des efforts sont faits, du moins dans le reste du Canada, pour jeter des ponts avec le Québec. Le Regroupement des éditeurs canadiens-français a récemment lancé une campagne de promotion sous le thème *Un pays s'écrit*... Des messages publicitaires télédiffusés et une vaste tournée d'auteurs en sont les principaux éléments. Ainsi, jeudi dernier, six auteurs canadiens-français — Nadège Devaux, Robert Fortin, Maurice Henrie, Lorraine Létourneau, Gabrielle Poulin et Gaston Tremblay — participaient à une séance de signature à la librairie Gallimard, boulevard Saint-Laurent, à Montréal.

Un prix, deux lauréats

Deux auteurs se partagent cette année le grand prix du Salon du livre de Toronto et la bourse de 3000 \$ qui s'y rattache. Il s'agit du poète Robert Fortin, pour son recueil *Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens*, paru aux Éditions Prise de parole de Sudbury, et Marguerite Andersen pour son roman *La Soupe* paru chez le même éditeur. Le jury a par ailleurs accordé deux mentions spéciales. La première au bédéciste Paul Roux pour ses albums *Le Rêve du Capitaine* et *Chut!*; la seconde à Pierre Samson pour son remarquable premier roman paru aux Herbes Rouges, *Le Messie de Belém*.

Daniel Poliquin (1993), Gabrielle Poulin (1994) et Maurice Henrie (1995) ont été les précédents lauréats du grand prix du Salon du livre de Toronto.

TINTIN

Deux caractères, deux livres de caractère

SUITE DE LA PAGE D1

Alain Bernard Marchand, lui, a trouvé dans *Tintin au Tibet* son inspiration première à l'errance du voyage. Cet album était le préféré d'Hergé, celui dans lequel il avoua avoir mis le plus de lui-même, dévoré qu'il était à l'époque par des cauchemars associés à un démon blanc. C'est le seul aussi d'où la méchanceté semble totalement absente. Tintin s'y met à la recherche de son ami chinois présumé mort dans un accident d'avion. Sans aucun autre prétexte que l'amitié et en marge de toute rationalité, il conquerra l'Everest de la fraternité.

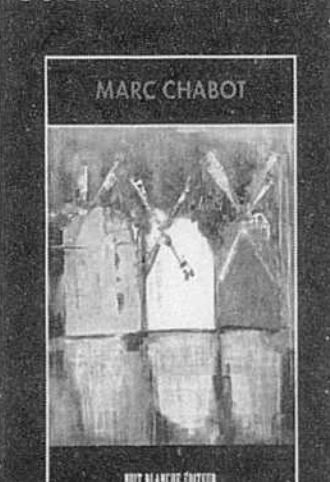
Tintin au Tibet fonctionne à la façon d'un rêve (il contient d'ailleurs plusieurs séquences oniriques qui donnent la juste mesure des personnages de Tintin et Haddock). Et les rêves sont comme les départs. Et rien provoque l'illumination dont ils se nourrissent. Alain Bernard Marchand le dit bien et sobrement, dans une prose simple à l'abri de tout préciosité: le voyage n'est que la conséquence du départ, comme la vie n'est que le résultat du rêve. Encore une fois en marge de toute rationalité. Cela me rappelle cette phrase

du *Procès* de Kafka que j'aime à répéter: «La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre.»

Ai-je besoin d'ajouter que j'ai aimé ces deux livres, si éloignés par leur objet apparent — Don Quichotte et Tintin — mais si proches par leur objectif réel — le voyage intérieur? Deux caractères, deux livres de caractère. A mi-chemin de ma lecture, j'avais déjà coulé à pic.

**DON QUICHOTTE
OU L'ENFANCE DE L'ART**
Marc Chabot, Nuit blanche éditeur
1996, 176 pages

**TINTIN AU PAYS
DE LA FERVEUR**
Alain Bernard Marchand
Les Herbes rouges, 1996, 126 pages

DON QUICHOTTE
OU L'ENFANCE DE L'ART

Un pays s'écrit

THÉÂTRE	
Rhéal Cenerini <i>Kolbe</i> <i>La Femme d'Urie</i> Éditions du Blé	Michel Ouellette <i>French Town</i> Un huis-clos familial, sur fond de luttes sociales et de conflits d'idéaux. La confirmation d'un nouvel auteur dramatique. Prix du gouverneur général Éditions Le Nordir
Robert Marinier <i>L'INSOMNIE</i> Gilles Boudin ne dort plus depuis des mois. Son cerveau lui en fait voir de toutes les couleurs. Vit-il ce qui lui arrive? Réve-t-il? Un <i>one-man-show</i> étourdissant par un auteur doué d'un humour singulier. Prise de parole Regroupement des éditeurs canadiens-français.	

LIBER

Romaine
MalenfantTRAVAIL ET
GROSSESSE

Peut-on laisser
la maternité
à la porte de
l'entreprise?

I.
Romaine
Malenfant

TRAVAIL
ET
GROSSESSE

PEUT-ON LAISSER LA MATERNITÉ
À LA PORTE DE L'ENTREPRISE?



152 pages, 18 dollars

Pierre Bourgault

LA COLÈRE

Écrits
polémiques
tome 3

Pierre Bourgault, cet observateur impénitent, ratisse très large. C'est la raison pour laquelle il est incontournable.

LA COLÈRE
Écrits polémiques, tome 3

ÉDITIONS L'ARCTIQUE ÉDITEUR

Photo: Marc Doyon

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Les carnets réincarnés d'Yves Navarre

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Il y a quelques semaines, Actes Sud et Leméac publiaient conjointement *La Ville atlantique* d'Yves Navarre. En quatrième de couverture, les éditeurs précisent qu'il s'agit d'une «autofiction posthume retrouvée deux ans après la disparition de l'auteur».

Or de fidèles lecteurs de l'auteur du *Jardin d'acclimation* (Prix Goncourt 1980) ont vite remarqué que trois des cinq récits constituant *La Ville atlantique* ont déjà été publiés non seulement dans *Le Devoir*, où Yves Navarre tenait carnet au début des années 90 sous la direction de Robert Lévesque, mais aussi dans un ouvrage paru en 1992 chez VLB et Le jour éditeur, intitulé *La Vie dans l'âme*. Ce livre regroupait les carnets d'Yves Navarre.

Les carnets 17, 18 et 19 publiés dans *La Vie dans l'âme* se retrouvent dans leur quasi intégralité dans les récits *Rue Marie-Anne Est* (page 53), *Rue Rachel Ouest* (page 63) et *Rue Prince-Arthur Ouest* (page 69) de *La Ville atlantique*.

Joint par *Le Devoir*, le directeur littéraire de Leméac, Pierre Filion, a d'abord tenu à préciser qu'il n'y avait dans cette affaire aucune mauvaise foi, aucune intention coupable, aucune velléité d'impotisme, ni de sa part, ni de la part des héritiers de Navarre, les détenteurs des droits. En somme, dit-il, il n'y a pas de quoi faire un plat. Tant l'éditeur que les héritiers ignoraient que les trois récits en cause avaient déjà, «dans une proportion de 80 à 85 %», été publiés.

Une chose apparaît toutefois clairement. «Le manuscrit de *La Ville atlantique* a été terminé en juin 1990, donc avant la parution dans *Le Devoir* en 1991. Navarre aurait pu dans son manuscrit pour rédiger son carnet. Cette histoire nous en dit long sur les habitudes d'écriture de Navarre», a ajouté Pierre Filion.

Cela dit, Leméac et Actes Sud ont conclu une entente à ce propos avec VLB éditeur et Le jour. Ils refusent d'en dévoiler la teneur. Chose certaine, Leméac devra, si jamais il y a réimpression de *La Ville atlantique*, informer les lecteurs que trois des cinq récits se retrouvent aussi dans *La Vie dans l'âme*.

Sylvie Desrosiers
a le vent dans les voiles

La romancière Sylvie Desrosiers recevra sous peu le prix 12/17 Brive-Montréal du livre pour l'adolescence pour son roman *Le Long Silence* paru aux éditions La courbe échelle. Assorti d'une bourse de 5000 \$, le prix lui sera remis le 9 novembre prochain dans le cadre de la sympathique Foire du livre de Brive.

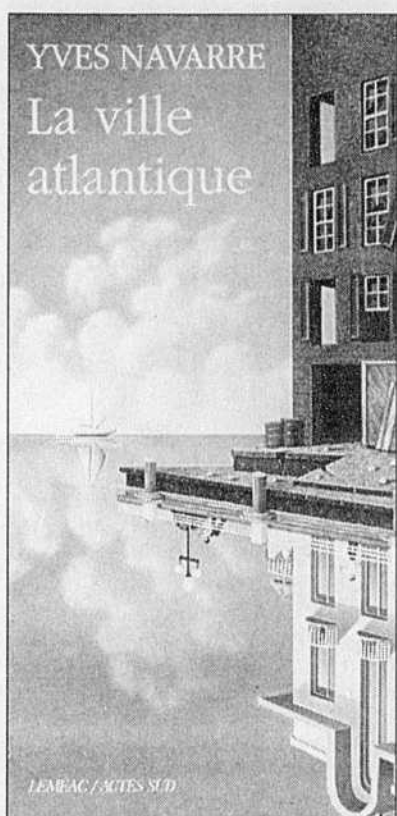
Créé en 1991 dans la foulée du jumelage des salons du livre de Montréal et de Brive, le prix 12/17 avait été octroyé l'année dernière à Jean Lemieux, auteur du *Trésor de Brion*, paru chez Québec/Amérique. Le roman *Le Long Silence* de Sylvie Desrosiers aborde le thème de la mort tout en se voulant, aux dires de l'éditeur, «un hymne à la vie à la fois tendre et bouleversant». Cette opinion semble partagée puisque ce même roman vaut à Sylvie Desrosiers d'être finaliste en vue de l'obtention du prix du Gouverneur général, catégorie «littérature de jeunesse».

Sur la trace
de Robert-Lionel Séguin

Dans la foulée de ses expositions *Hommage à Robert-Lionel Séguin* et *C'est à dire, sur la trace des mots*, le nouveau Musée des arts et traditions populaires du Québec, situé à Trois-Rivières, accueillera au cours des prochaines semaines des écrivains dont le sujet d'intérêt est la culture québécoise, sous toutes ses formes. Marcel Brouillard, auteur de *L'Homme aux trésors*, Robert-Lionel Séguin (Québec/Amérique), aura le privilège d'amorcer la saison littéraire du musée. Accompagné d'Huguette Servant-Séguin, Marcel Brouillard racontera la vie de Robert-Lionel Séguin, dont il fut l'ami et le confident. M. Brouillard a l'habitude de ce genre de rencontre puisque, depuis deux ans, il sillonne la province afin de présenter un spectacle-conférence en l'honneur de Félix Leclerc. La rencontre aura lieu aujourd'hui, 26 octobre, à 14h. Renseignements: (819) 372-0406.

L'UNEQ et Sogides
s'entendent

L'Union des écrivains et écrivains du Québec (UNEQ) et Sogides ont convenu d'une entente à l'amiable au sujet du pilonnage sans autorisation des auteurs de quelque 270 000 livres (au moins 326 titres). Les deux parties ont convenu de ne pas dévoiler la te-



neur de l'entente. En février dernier, l'UNEQ avait déposé une requête devant les tribunaux contre Sogides. La plupart des contrats d'édition prévoient que l'éditeur doit prévenir les auteurs avant de détruire les stocks invendus. En général, la maison d'édition doit offrir à l'auteur de racheter ses livres ou, à tout le moins, solliciter son autorisation avant de procéder au pilonnage. Sogides ne l'avait manifestement pas fait à l'époque.

Des exportations
de livres à la hausse

Un relevé de Statistique Canada publié cette semaine révèle que les exportations de livres ont grimpé de 151 % entre 1990 et 1995 pour atteindre 246 millions de dollars.

Le même rapport démontre que les exportations de disques, de livres et de films ont atteint un sommet au cours des cinq dernières années. Le taux de croissance a été trois fois plus élevé que celui des importations.

A titre comparatif, les exportations de disques ont augmenté de 324 % pour atteindre 111 millions. Surtout, explique-t-on, en raison du succès phénoménal de Céline Dion. A quand notre «Céline Dion» de la littérature?

ALICE
COMME UNE RUMEUR
Dominique Blondeau
Les Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 1996, 225 pages

C'est une touchante fresque sur l'amour que peint Dominique Blondeau dans son treizième ouvrage, *Alice comme une rumeur*. Fragile comme l'amour. Incomplète comme lui. Et assez indéfinissable pour que le lecteur soit habité encore longtemps par certaines questions après avoir refermé le livre. Que s'est-il passé? L'amour est-il toujours aussi inexplicable et déçu que le montre ce roman? Devait-on même en conclure quelque chose? Ou surtout en apprécier la poésie, se laisser apprivoiser par les taches de couleur qu'applique l'auteur?

Voilà Paris, le temps de trois étés, dans des teintes de rouge et de gris, entre des rues, où défilent des ombres de chat, et des appartements où se colinent des personnages-artistes que n'aurait pas reniés Françoise Sagan.

En vedette: la beauté d'Ysa, jeune mannequin de vingt-cinq ans aux «lèvres cyclamen rose», aux cheveux rouges et aux «yeux bleu cobalt». Ysa qui cache son regard envoûtant derrière des lunettes noires «pour ne pas être en tête-à-tête», explique-t-elle avec «le sentiment monstrueux qu'elle [a] fait naître» chez son père et chez son frère...

Sensible néanmoins (ou nécessairement?) aux hommes plus âgés, Ysa s'est éprise de Livio Rambaldi, 51 ans, célèbre artiste-peintre devant lequel s'écrasent tous les parasites de la culture, et qui collectionne les femmes comme un enfant les images.

Entre les deux amants, il n'y a vraisemblablement que des murs. Ceux de l'âge et de l'Édipe recyclé semblent compter pour peu en regard des murs qu'élevé, d'une part, la peinture et la photographie, en contribuant à cloisonner Ysa dans son image de beauté sans âme. Puis ceux qu'élevé, d'autre part, les empêcheurs d'aimer en paix: les femmes de la vie de Livio — et particulièrement Jeanne, celle qui se tient depuis toujours à ses côtés, colonne nécessaire, mère pathétique qu'on n'arrive pas à laisser —; et le frère d'Ysa, dramatique dramaturge, qui serait bien prêt à rem-

Touchante
fresque
que celle
que peint
Dominique
Blondeau

placer Livio dans la chair de sa sœur, si seulement cela se faisait...

Quand se pointe Valère Bussy (croisement de Valéry et Debussy qui va plutôt bien à ce personnage de compositeur), espèce de figure du frère avec lequel Ysa aura une aventure après avoir rompu avec Livio, tous les fantasmes incestueux seront désormais consommés. Ysa frôlera alors la mort, symboliquement enfermée dans un dernier tableau dont elle, et un certain espoir, ressurgiront enfin.

L'amour à la dérive

À mille lieues, visiblement, des romans d'action, *Alice comme une rumeur* raconte des événements, mais ils sont ceux, complexes, de l'amour à la dérive: sentiments vagues (vagues de sentiments?), impressions d'avoir raté le coche ou d'y être grimpé trop tôt, satanée certitude qu'il est hors de portée, l'amour absolu, avec la condamnation, dès lors, d'en rêver la vie durant. Le tout est enveloppé dans un magma de couleurs et de mouvements qui tantôt montre les personnages déambulant, comme dans une série de photographies, ou tantôt les laisse prendre forme peu à peu, comme au fur du travail du peintre. «Leau a-t-elle vraiment ruisselé autour d'Ysa? (...). La douleur d'Ysa a trouvé, au pire des violets presque noirs, une issue, celle qu'offre l'eau quand elle se jette quelque

part ou qu'elle retourne à sa source. Ysa aussi se fraie un chemin lumineux vers l'ocre orangé de la terre.» L'écriture de Mme Blondeau, Française installée (après un détour par le Maroc) au Québec depuis la fin des années soixante, n'a pas ici la préciosité qui lui a été reprochée dans de précédents textes. Mais, on le voit, *Alice comme une rumeur* a toute la poésie nécessaire pour ravir le lecteur, et souvent l'égarer à travers un tissage onirique dont sa compréhension pourrait malheureusement rester prisonnière...

Le roman, deuxième version

Quand au titre, par ailleurs très beau, il trouve sa justification dans la seconde partie du texte, dans une espèce de chapitre-résumé de 25 pages («La jeune femme de l'an 2000») aussi éclairant qu'il est dérangeant.

Voyant l'écrivain qui se prépare à réviser les deux cents pages relatant l'histoire d'«Ysa sans printemps», que l'on vient de lire, sa fille adoptive, Alice, «jeune femme métissée de l'an 2000», la prend à partie. La jeune fille,

qui rêve en outre elle-même de devenir mannequin, n'en peut plus d'être confinée dans l'ombre du roman de sa «mère» et de son personnage central.

«Tu ne me fais jamais plaisir! Tu ne commets aucune folie! Ysa passe avant moi, tu ne m'aimes pas!», se plaint Alice avant de s'enfermer dans la chambre de l'appartement montréalais, où ses débordements colériques sont enterrés par la musique de Glenn Gould jouant Mozart.

Si cette portion de roman que nous laisse Dominique Blondeau avant de clore est à certains égards éclairante — surtout parce qu'elle dévoile une part de l'inspiration de l'auteur —, elle jette également une lumière crue sur un thème qui restait diffus dans le roman. Revenant comme une rengaine un peu lancinante, comme un crime sur lequel le lecteur n'a jamais l'heure juste, la suggestion de l'inceste, commis ou rêvé, qui traverse l'histoire d'Ysa prend subitement la couleur de la réalité.

Lorsque Alice s'habille, se déshabille, cherche les caresses et le regard de sa «mère», les lecteurs chez

qui les rumeurs de désir incestueux, tout romanisé soit-il, ne font rien vibrer de poétique seront surpris, à tout le moins, devant les mots de celle qui la regarde: «Elle n'est pas mon amante», dit-elle tout de go, alarmante. Puis: «Son chandail de laine rouge n'en finit plus d'aller et de venir sur sa chair, il moule tellement ses seins que j'en suis gênée.»

«Les mailles tricotées contiennent une odeur bouillonnante de chair en émoi. Mes narines palpitent, mon cœur aussi.» «Comment fait-on pour réchauffer une fille de dix-sept ans aussi belle qu'Alice? On la laisse se coller contre soi, on évite les embrasades qui n'en finissent plus.»

Les lecteurs qui connaissent et aiment Dominique Blondeau ne seront pas surpris de retrouver ce débordement d'élans charnels, tel qu'il existe apparemment dans plusieurs autres romans de l'auteur, pour un parent ou une figure parentale, indifféremment de son sexe.

Les autres pourraient en sortir en regretant, comme les personnages sans doute, la disparition de la mère, de cet amour absolu qui devrait tellement être...

Julie
Sergent

DOMINIQUE BLONDEAU

ÉDITIONS DE LA
PLEINE
LUNE

Venez rencontrer
Sylvain Lelièvre
à l'occasion de la parution
de son premier roman

Le Troisième Orchestre
Éditions Québec/Amérique

le vendredi, 1^{er} nov.
de 19h à 21h
au Centre Laval

et

le samedi 2 nov.
de 14h à 16h
au 4380 St-Denis

Champigny
4380 St-Denis, Montréal 844-2587
Ouvert 7 jrs de 9h à 22h

Centre Laval, Laval
1600 Le Corbusier 688-5422

16,95\$
ord. 21,95\$
Prix en vigueur jusqu'au 15 nov. 1996

L'ÉTAT DU MONDE 97
entre vos mains

704 pages • 27,95 \$

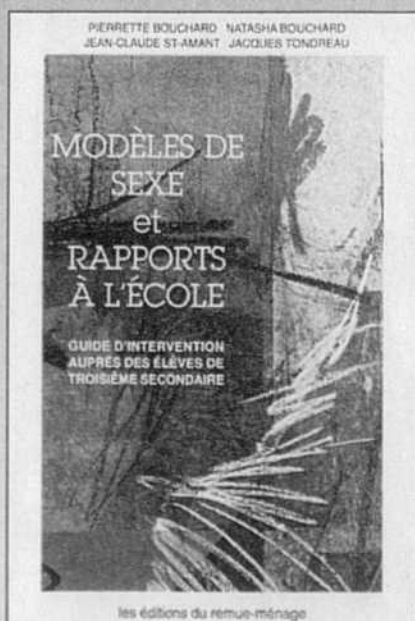
Le seul annuaire économique
et géopolitique mondial

- Un bilan de l'année
des 225 pays du monde, complété d'une
chronologie générale
- Des analyses
thématiques sur
les tendances
planétaires actuelles

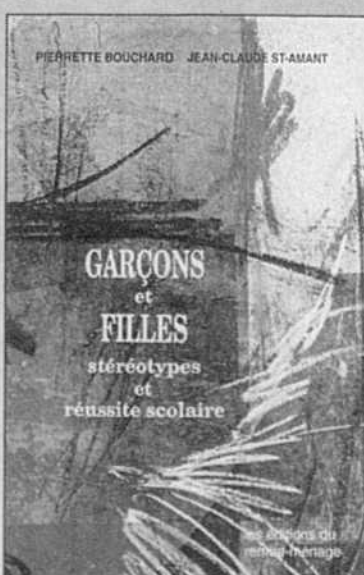
LE DEVOIR

CKAC 730
RADIO-MÉDIABoréal
Qui m'aime me lise.

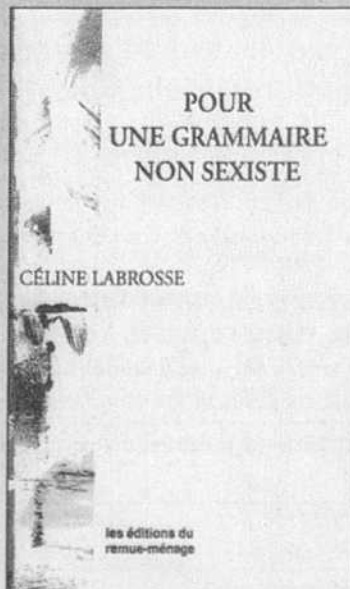
• remue-ménage d'automne chez votre librairie • remue-ménage d'automne chez votre librairie • remue-ménage d'automne

Des activités et des ressources pour
contrer le décrochage scolaire.

128 p., 16,95 \$

Résultats d'une vaste enquête
auprès des jeunes du secondaire.

300 p., 26,95 \$

Des propositions qui respectent la
rigueur et la clarté du français.

106 p., 14,95 \$

L'Agenda des femmes
20^e édition
Les femmes et l'emploi.
12,95 \$

les éditions du remue-ménage

4428, boul. St-Laurent, bur. 404, Montréal (Québec) H2W 1Z5 Tél.: (514) 982-0730

L I V R E S

ESSAIS SOCIAUX

Servir ou dénoncer

L'économie sociale, c'est le commerce de la misère

LE CITOYEN RESPONSABLE

L'éthique et l'engagement social
Henri Lamoureux
VLB, Montréal, 1996
200 pagesMICHEL VENNE
LE DEVOIR

Le sommet sur l'emploi, réuni la semaine prochaine à Montréal, consacrera l'économie sociale comme l'une des voies pour résorber les problèmes du chômage et de la crise des finances publiques par la création d'emplois de services dits de proximité, comme la garde d'enfants ou le maintien à domicile des personnes malades.

L'éthicien et spécialiste en action communautaire, Henri Lamoureux, voit cependant dans l'économie sociale un grave danger de perversion de l'engagement social. Il y décèle une dérive vers la commercialisation des problèmes sociaux et le développement d'une industrie de la misère.

Dans l'essai qu'il fait paraître dans la collection «Partis pris actuels», chez VLB, Lamoureux observe dans les milieux communautaires l'émergence d'une idéologie de services qui

entraîne une «tendance à rendre secondaire le potentiel subversif des pratiques au profit de leur aspect utilitaire».

Une logique de marché

Du coup, il apparaît un «marché de la misère humaine». Des organismes populaires se spécialisent, développent des créneaux, constituent une clientèle. L'activité de service prend de plus en plus de place dans la pratique communautaire, entre autres parce que les programmes de financement sont orientés vers ce type d'activités. L'État pousse alors les organismes à s'inscrire dans une logique de marché qui favorise les plus performants ou à s'adonner à des activités de sous-traitement du CLSC local.

Les organismes communautaires créent alors des emplois relativement intéressants dans le contexte d'un chômage élevé. Ces organismes s'institutionnalisent et multiplient les ressources alternatives.

Or, souligne Lamoureux, l'éthique de l'engagement social se fonde sur une utopie: faire reculer les causes de la pauvreté et de la misère. Le succès du milieu communautaire devrait se mesurer à la diminution du nombre d'organismes et de professionnels en-

gagés pour pallier les problèmes sociaux. L'engagement social aurait plutôt pour objectif de faire en sorte que ces activités ne soient plus nécessaires.

Au lieu de collaborer à l'économie sociale, les organismes communautaires devraient redécouvrir ce qui fonde leur action et rester fidèles à ce qui leur a donné naissance. L'engagement social, écrit Lamoureux, est un acte gratuit. Il est régi par une éthique de la responsabilité et de la solidarité fondée sur la conscience que notre propre humanité est réductible à celle de l'autre. Il ne peut, ajoute-t-il, se concevoir à l'intérieur d'une logique de création artificielle d'emplois.

Une tradition de services

L'auteur ne se borne pas à cette critique de ce qu'il appelle l'industrie de la misère humaine. Il décrit et critique les principaux courants qui ont traversé l'engagement social au Québec, de l'éthique chrétienne à l'éthique féministe, et trace le portrait des principaux lieux de participation des citoyens, du syndicat à la coopérative, de la Saint-Vincent-de-Paul au

parti politique. Cet inventaire à la grand mérite, dans une langue claire, de faire découvrir l'importance de l'engagement social dans la construction de la société civile et dans la normalisation des valeurs collectives.

Lamoureux dédie son livre à ceux et celles qui lui ont appris «l'importance de la révolte». Aussi, il est très critique de l'action des organismes qui mettent l'accent sur le service aux pauvres plutôt que sur la dénonciation des causes de la pauvreté.

Car le citoyen responsable, évoqué dans le titre de l'ouvrage, n'est pas celui qui, comme le décrivent les organisations de la *moral majority* américaine, doit «se prendre en main» et assurer sa réussite personnelle. Dans l'esprit de Lamoureux, ce citoyen responsable est plutôt celui qui, en recherchant une cohérence entre ses valeurs personnelles et celles de la société, est un artisan de la transformation de son milieu.

Sa définition de la responsabilité laisse songeur. Un citoyen responsable, avant de chercher à changer le monde, ne doit-il pas en effet commencer par être responsable de son propre sort?



R É C I T

La mort devant soi

Une réflexion sur la dépression et les solutions chimiques

PROZAC NATION

Avoir 20 ans dans la dépression
Elizabeth Wurtzel
récit traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Paul Moulon
Austral, Paris, 1996, 342 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

«C'est le problème avec la dépression. Un être humain peut survivre à peu près à tout, tant qu'il voit la sortie du tunnel. Mais la dépression est si insidieuse, et s'aggrave tellement chaque jour, qu'il est impossible d'en voir la fin. Le brouillard est comme une cage sans clé.»

Notre réaction face à un déprimé chronique relève généralement de l'intolérance: il (ou elle) n'a qu'à se prendre en main, ce qu'il lui faudrait c'est un bon coup de pied au derrière, il faut apprendre à voir le bon côté de la vie, etc. Mais après la lecture du récit d'Elizabeth Wurtzel, on ne voit plus les choses de la même façon. On comprend enfin que les comportements aberrants, les crises de larmes à répétition, les menaces ou tentatives de suicide sont dus à un déséquilibre chimique du cerveau. Ce déséquilibre est souvent lié à des tendances héréditaires et à des carences affectives vécues dans la petite enfance, ces éléments contribuant peut-être à déclencher le désordre des neurones menant à la dépression grave, celle contre laquelle on ne peut rien mais

qu'à l'heure actuelle le Prozac peut contrôler.

La longueur de la mort

Elizabeth Wurtzel parle d'une vague noire lorsqu'elle décrit ce qu'elle a commencé à ressentir vers l'âge de onze ans. «La brièveté de la vie est telle que plus rien n'a de sens quand je songe à la longueur de la mort», écrit-elle. Elle est issue d'une famille de la classe moyenne juive new-yorkaise. Ses parents divorcent alors qu'elle est très jeune, elle ne voit son père que très rarement et lorsqu'il la prend pour un week-end, il dort constamment. Lui aussi manifeste des symptômes de dépression. Sa mère travaille afin de subvenir aux besoins de sa fille (qui ne manquera jamais de rien d'ailleurs), et

n'assure pas de présence rassurante non plus, mais elle répond au stéréotype de la mère juive hystérique et possessive. Elizabeth est une enfant abandonnée à elle-même, une petite fille précoce, avec des habiletés verbales et une intelligence très au-dessus de la moyenne, «beaucoup trop intense pour ce monde», constatera un de ses professeurs, et qui, dès son plus jeune âge, démontre une capacité d'analyse terrifiante pour des parents qui ne désirent qu'une fille «normale», «ordinaire».

Contre cette vague noire qui va, elle en est sûre, la submerger, on ne propose à Elizabeth que des thérapies. À partir de l'adolescence elle va se promener de psychiatre en psychologue, cherchant une signification à

cette existence qui, pour elle, n'est qu'un long désir inassouvi.

Elle admet qu'on finit par s'habituer à cet état de dépression permanente. Entre deux crises plus graves que les autres, elle a toujours su faire face: étudiante à Harvard en littérature comparée, à travers la drogue, l'alcool, les médicaments, elle réussit brillamment ses examens, elle parvient à cacher ses blessures, elle vit la version abrégée de l'effondrement complet: pendant les congés, lors des semaines de lecture, elle accomplit le peu qui est nécessaire et qui lui permet d'avancer, de façon si minime que ce soit. Des étés passés à Dallas où elle travaille comme journaliste dans un quotidien lui entourent la porte de l'écriture, d'un métier qu'elle pourrait aimer. Mais la vague noire revient toujours, implacable. Un chagrin d'amour la détruit presque, un séjour en Angleterre la rend à moitié folle, et l'absence de son père, qui refuse de la voir, contribue à la conduire vers une tentative de suicide. Une psychiatre lui sauvera la vie en lui prescrivant, en 1986, un tout nouveau médicament, le Prozac, grâce auquel elle retrouvera le goût de se lever le matin.

Un auteur perspicace

Ce livre aurait pu être la chronique d'une dépression et comment je m'en suis sortie, autre pavé dans la mare des récits du même acabit. Mais Elizabeth Wurtzel va bien au-delà: la perspicacité et la maturité frondeuses dont elle fait preuve forcent le lecteur à réfléchir et à se pencher sur ce phénomène de la dépression et aux solu-

tions chimiques ou thérapeutiques qu'on lui propose. Six millions d'Américains (en 1994) avaient pris ou prenaient du Prozac. La petite gelule jaune et verte est devenue un sujet de plaisanterie, on la prescrit à des chiens éprouvant des problèmes de comportement, elle a fait la page couverture de la plupart des grands magazines et le livre de Peter Kramer, *Listening to Prozac*, est resté six mois sur la liste des best-sellers du *New York Times*. Ce qu'Elizabeth Wurtzel remet en question c'est le phénomène de la dépression maintenant devenu une mode, la maladie mentale de l'époque, et qu'il est presque de bon ton d'en souffrir. Elle souligne aussi que les dépressifs sont en majorité des gens jeunes et brillants qui ont tout à attendre et à espérer de l'existence, il ne s'agit plus de la ménagère accro aux valiums, de junkies en manque, ou d'êtres bousillés errant dans les bas-fonds des villes. La culture de la dépression semble s'être installée en Amérique. Et des groupes *grunge* comme Nirvana ou Pearl Jam, idoles de la jeunesse, ne sont qu'un des nombreux exemples que l'on pourrait citer à l'appui de cette mise en exergue du culte de la mort et du «no future» qui hante toute une génération à qui peut-être on devrait prescrire du Prozac pour qu'enfin elle voit la vie en rose.

Prozac Nation pose toutes ces questions avec beaucoup d'acuité. Après la lecture on ne voit plus la dépression de la même façon tout comme on risque de se demander s'il est bon qu'existent des pilules pouvant nous rendre plus heureux. Si la dépression, la mauvaise humeur, l'impatience, peuvent être contrôlés chimiquement, qu'advient-il de la souffrance, de la douleur, du questionnement existentiel qui, souvent, sont des déclencheurs pour la création? Des artistes sérieux seraient-ils en mesure de créer des œuvres aussi fortes que celles mises au monde à cause d'un insupportable mal de vivre? Peut-être nous dirigeons-nous vers la civilisation décrite par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, où tout le monde ingurgite son petit calmant et où plus personne n'exige plus rien de la vie.

ESSAIS POLITIQUES

Anarchie organisée et banalisation

La petite histoire d'un Québec
qui n'a plus les moyens
de ses ambitions internationales

DE PARIS À WASHINGTON

La politique internationale
du Québec
Luc Bernier
Presses de l'Université du Québec
Québec, 1996, 174 pagesGILLES LESAGE
DE NOTRE BUREAU
DE QUÉBEC

Les rendez-vous manqués avec l'histoire ont été nombreux. On peut se demander en cette fin de siècle si le gouvernement du Québec a encore les moyens de ses prétentions internationales. On assiste actuellement à une banalisation des relations internationales du Québec.

À la fois cinglant et déprimant, le constat est, hélas, on ne peut plus juste. L'actualité l'illustre sans cesse. Encore la semaine dernière, le président du Conseil du trésor citait, comme premier exemple des nouveaux partenariats que le gouvernement pratique, la fermeture de délégations aux États-Unis et la location d'agents commerciaux en poste à Boston, Los Angeles, Chicago et Atlanta, «dans des espaces mis à leur disposition par la Banque Nationale»...

Luc Bernier a raison. Retraçant à grands traits l'évolution mouvementée de la politique internationale du Québec depuis 35 ans, il la présente comme un mariage unique entre la raison d'État et la raison d'argent — la raison fortement teintée de réactions et d'improvisations — avec pour résultat un mouvement itératif d'un point au suivant. Répétitions, répétitions, certes, mais aussi, est-on tenté d'ajouter, bégalements et approximations successives.

On a manqué de rigueur et de vision stratégique. La politique fut trop éparpillée et illustre à quel point les gouvernements peuvent fonctionner comme des anarchies organisées. Cette politique fut toujours et demeure fragile, très fragile. À preuve, les assauts répétés — compressions budgétaires et traitement cavalier du ministère — qu'elle subit depuis quelques années. Lorsqu'ils étaient dans l'opposition, les ténors du Parti québécois dénonçaient la dépolitisation des relations internationales du Québec, et maintenant qu'ils sont au pouvoir, ils viennent de contribuer à leur banalisation.

Trente ans pour en arriver à des résultats aussi pitoyables, quelle misère!

Une ouverture cruciale

Pourtant, de manière aussi vitale qu'en 1960, sinon davantage, l'ouverture sur le monde de l'État québécois demeure cruciale, comme le relate le professeur de l'ENAP. Ce qui est extraordinaire dans la politique internationale du Québec, c'est que ça ait fonctionné, en dépit du peu qui était contrôlable. Cette politique a des origines humbles et un développement chaotique. Mais avec de la chance et beaucoup d'apros, le Québec s'est doté des moyens de réussir et le bilan est intéressant malgré tout, le Québec acquérant une certaine légitimité internationale.

Le Québec a d'abord tiré profit de la fenêtre ouverte à la mort de Duplessis. Sans cette dimension internationale, selon le politologue Paul Painchaud, la Révolution tranquille serait demeurée «une entreprise de progressisme municipal». Le gouvernement a réagi ensuite à la politique d'ouverture manifeste du général de Gaulle, au point que, opine l'auteur, «il est douteux que le Québec, occupé ailleurs, eût autant œuvré dans ce domaine sans les pressions françaises».

Le Québec a par ailleurs profité du

flou de la Constitution canadienne. «Donc une deuxième réaction et une autre source d'improvisation, mais aussi le développement d'un modèle itératif.» Réaction également envers les États-Unis — l'autre grand axe de la politique extérieure du Québec — et le dossier moins «noble» des échanges économiques. Quant à l'organisme responsable, ballotté et trébuché, ce fut une anarchie organisée, non par incompétence mais parce que ses finalités ne pouvaient guère être articulées et furent changeantes.

En somme, comme le raconte Claude Morin dans ses livres, la démarche des années soixante pour l'obtention du statut international fut assez échevelée. La volonté devait aussi fluctuer avec les changements de premier ministre. En outre, le besoin de réagir aux événements et de réajuster le tir pour tenir compte des actions d'Ottawa, de Washington ou de Paris ne conduisit pas à une démarche cohérente. Malgré tout, l'élan avait été donné et la politique ne fut pas reniée depuis par les gouvernements successifs qui, cependant, ne lui ont pas toujours accordé les moyens nécessaires.

Éléments d'une politique

La Révolution tranquille, l'asymétrie de la fédération canadienne et les relations commerciales avec les États-Unis étaient des préalables nécessaires à l'éclosion d'une politique étrangère québécoise. Mais de Gaulle, on ne le dira jamais assez, en fut l'élément essentiel. «Il était le premier, et demeure le seul, chef d'État à vouloir établir des relations directes et permanentes avec le Québec. Sans lui, le Québec n'aurait pas développé la capacité internationale qui est la sienne.»

Quant au flou juridique Québec-Ottawa, il a permis des initiatives et suscité des précédents. Mais les guerres fédérales provinciales ont souvent entravé le développement des actions internationales du Québec. Ce qui n'explique pas tous les déboires du Québec. «Ce n'est pas Ottawa qui a nommé le comédien Emile Genest délégué à Los Angeles, pour prendre un exemple au hasard parmi des nominations politiques qui n'ont pas toujours été de bon aloi. Les récompenses aux amis du régime ont trop souvent désorienté les délégations.»

L'ancien premier ministre canadien, Mackenzie King, disait que le Canada n'avait pas assez d'histoires, mais trop de géographie. Au contraire, commente le professeur Bernier, la politique internationale du Québec a trop d'histoire et pas assez de géographie. On a tendance à oublier la proximité du voisin américain. On a en plus négligé l'organisation qui doit mettre en œuvre cette politique en lui accordant peu de ressources et en changeant fréquemment sa vocation.

Malgré tout, le hasard et le style des personnalités en cause ont souvent bien servi la cause québécoise, avec ses essais et ses erreurs.

«Avec un détachement exemplaire et un sens de l'humour subtil, comment l'écrit le confrère Graham Fraser dans sa préface, M. Bernier regarde le trajet des interventions québécoises à l'étranger avec réalisme et lucidité. Mais Bernier a exposé l'évolution et l'érosion récentes d'une paradiplomatie québécoise qui s'est faite malgré l'absence de la politique ou d'objectifs clairs. Mais, il aussi longtemps que l'ambiguïté continue de planer sur la politique et l'objectif du Québec, comme société, cette incertitude risque de continuer.»

On ne saurait mieux dire. De Paris à Washington, en fait, le Québec n'a plus, s'il les a déjà eus, les moyens de ses ambitions, en dépit des rododromes et de l'enflure verbale des péquistes.

Une collaboration de

À GAGNER

2 billets d'avion pour Paris offerts par jet tours et 6 nuits dans un hôtel 3 étoiles

Le Paris de Chrystine Brouillet

un guide de la Ville lumière publié aux Éditions du Boréal

Écoutez *Indicatif présent* du lundi au vendredi de 9 h 08 à 11 h et procurez-vous dès maintenant votre exemplaire chez votre librairie.

Afin de se qualifier pour le tirage, les participants doivent répondre correctement à une des dix questions inspirées du livre *Le Paris de Chrystine Brouillet*, publiées quotidiennement dans LE DEVOIR du 18 octobre au 1^{er} novembre 1996. Écoutez Marie-France Bazzo pour connaître l'indice du jour.

Tirage : le vendredi 8 novembre 1996 sur les ondes de *Indicatif présent*

Les fac-similés sont acceptés, pas les photocopies. Les participants doivent avoir 18 ans et plus. Les règlements du concours sont disponibles à Radio-Canada. Toutes les réponses doivent être rendues à Radio-Canada avant 17 h, le 7 novembre 1996.

Remplissez ce coupon et faites-le parvenir sans tarder avec votre réponse à :

Concours *Le Paris de Chrystine Brouillet*, Radio-Canada, *Indicatif Présent*, 13^e étage, 1400, René-Lévesque Est, Montréal, H2L 2M2

Question : Le titre du livre que Louis-Bernard Robitaille a consacré aux Français 26-10-96

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone (Bur.) (Rés.) (Téléc.)

La culture à Montréal

Cet ouvrage constitue la première synthèse d'importance de l'histoire et de l'expérience des maisons de la culture de Montréal.

L'auteur postule que ces établissements décentralisés de diffusion artistique ont contribué à accroître la participation à la culture de citoyens de différentes couches sociales.

22,95\$

Disponible chez votre librairie

ÉDITIONS HURTUBISE HMH
7360, boulevard Newman
Lafayette, Québec H8N 1P2
Tél: (514) 364-0323 • 1-800-361-1864
Télécopieur: (514) 364-7435

LIVRES

LE FEUILLETON

À propos d'un raz-de-marée

Pensez un peu! Soixante-dix mille exemplaires vendus en trois semaines, ça ne s'était pas vu, paraît-il, depuis *Bonjour Tristesse* de Françoise Sagan, paru il y a une quarantaine d'années (une autre femme, soit dit en passant). Neuf pays ont déjà acheté les droits du livre qui se retrouve par ailleurs en lice pour les prix Goncourt et Femina. Tout ça pour un premier roman! *«Le phénomène de la rentrée!»,* entend-on partout. Pour une fois que nous en tenons un, on ne va pas le laisser passer sans traitement spécial. Car il y a ceci



Jean-Pierre Denis

d'intéressant dans le «phénomène», c'est que, pour être analysable en soi, au regard de ses qualités intrinsèques, tout phénomène renvoie aussi à quelque chose qui lui est extérieur. On pourrait dire que, à la manière

du symptôme qui nous éclaire sur le conflit psychique dont il est le signe manifeste, le phénomène met au jour quelque chose dont il est la manifestation chiffrée. Reste à savoir maintenant de quoi il est le «chiffre»...

Aussi, au lieu de vous résumer ce roman dont vous trouverez des comptes rendus un peu partout dans la presse (dont *Le Devoir* du 19 octobre dernier), j'essayerai plutôt de comprendre ce qui fait de ce roman un véritable «phénomène», et donc un livre qui «nous» concerne. Après tout, les discours que l'on tient sur les divers objets culturels que l'on nous propose, s'ils ne peuvent s'y substituer et encore moins s'y mesurer, nous éclairent au moins sur le sens que nous leur attribuons. En d'autres mots, ils parlent de nous, récepteurs. Voyons donc ce que nous en disons... Jérôme Garcin, dans son article du 12 septembre dernier dans *Le Nouvel Observateur*, raconte que quatre éditeurs se l'étaient «ardemment disputé», et surtout qu'une poignée de critiques qui l'avaient lu sur épreuve pendant l'été «l'avaient jugé supérieur à tout ce qui, pour chaque rentrée littéraire, s'imprime sans illusions, se publie par routine et est envoyé aux libraires par fatalisme». Remarquez au passage ce jugement plutôt sévère sur l'ensemble de ce qui se publie. Cela mérite certainement d'être encouragé chez un critique qui devra, la semaine prochaine, se mettre sous la dent un de ces indigestes... Un seul roman vient à paraître, et le monde entier s'en trouve dépeuplé! Il est vrai que la petite Marie Darrieussecq (27 ans) a beaucoup de talent, et surtout qu'elle a du chien — pour ne pas dire du cochon et du loup-garou — à revendre! On se demande tout de même pourquoi la critique demeure généralement si indulgente pour une industrie (celle du livre) qui ose mettre en vente des produits aussi peu exigeants, aussi routiniers, aussi fatalement inutiles ou superfétatoires... Je vous laisse le soin de conclure vous-mêmes.

Dans un monde lyophilisé

Qu'est-ce qui peut donc produire un tel effet sur un critique? L'amener par exemple à écrire que «dans ce monde lyophilisé, puritan et coercitif qu'elle déteste [...] mais se dit incapable de théoriser, cette jeune romancière oppose un conte licencieux, une fable cochonne, bref une sottie répugnante et réjouissante autrement plus actuelle que le pamphlet ronchon de M. Dutourd [Feld-Maréchal von Bonaparte] ou la romance vieillote de M. Déon [La Cour des grands]»? C'est qu'il y a ici de la vie dans ce roman, de la jeunesse, de l'arrogance, de l'audace, du sexe à l'état brut-naïf, une vivacité toute printanière, mêlée d'humus et d'humeurs.



ARCHIVES LE DEVOIR

Nous trouvons depuis toujours représenté dans la littérature cet anthropomorphisme qui consiste à utiliser les animaux pour faire parler et penser les hommes. Franz Kafka, auteur de *La Métamorphose*, en est un bel exemple.

Cela est vrai, et cela fait du bien.

Mais cela nous rappelle aussi que l'époque est tout entière soumise au rêve, voire à l'impératif de la «jeunesse», au «vitalisme». Parce que nous sommes fatigués d'un monde qui n'arrête pas de mourir et de tuer nos élan; que nous sommes obnubilés, bien malgré nous, par la performance, la justification rationnelle de nos actes, l'ordre, l'hygiène, le *safe-sex*, nous voudrions avoir enfin le droit de nous replonger dans la fange, de nous ressourcer dans le désir animal, de vivre cette «sottie répugnante» comme une réjouissance primitive qui nous libère de nos chaînes. Plus, même! Nous voudrions vivre ce retour aux sources non seulement dans la joie mais en l'absence de tout horizon de culpabilité. Sur ce plan, ce roman comble parfaitement nos attentes. La sexualité qui s'y exprime (postféministe, cela va de soi) est assumée dans la plus grande liberté, sans honte, sans fausse pudeur, en se jouant des frontières entre humanité et animalité, à tel point que le passage entre ces deux mondes nous paraît tout naturel. Le poids de la faute? Le reflux qui suit toute transgression majeure? Nenni. Nous sommes au-delà de la métaphysique. La question qui se pose alors est celle-ci: que reste-t-il de la valeur et de la force de la transgression si elle n'est accompagnée d'angoisse, si elle ne réinscrit pas la loi contre laquelle elle se pose et sans laquelle elle n'est pas possible?

Patrick Kéchian, dans *Le Monde* du 6 septembre dernier, rappelait la fonction de cet anthropomorphisme que nous trouvons depuis toujours représenté dans la littérature et qui consiste à utiliser les animaux pour faire parler et penser les hommes. Les exemples sont nombreux, d'Ovide à Kafka en passant par le fabuliste La Fontaine. À chaque fois, ce qui se pose de manière plus ou moins évidente, c'est la question de l'animalité qui nous habite et nous divise. Danger permanent pour notre «humanité» parce qu'elle fait partie de nous et se moque de nos interdits, cette animalité a toujours trouvé dans la littérature sa symbolisation — symbolisation qui nous permet d'en jouer, de faire comme si, mais sans jamais y

somber. L'inquiétante étrangeté dont parlait Freud n'est cependant jamais loin, car on n'endosse pas le costume sans éprouver le corps qui l'habite... Alors surgit l'angoisse, le trouble, parfois même le sentiment panique. Or, ce qui est curieux dans le roman de Darrieussecq, c'est que ce passage d'un règne à l'autre se fait en douceur (les frontières sont floues), que le caractère de la métamorphose qui fait passer l'héroïne de l'état de femme à celui de truie est «pour ainsi dire naturel» (Kéchian). C'est là encore une fois une singularité de ce roman qui nous remet en question et en fait un objet exemplaire.

Si on compare cette métamorphose à celle de Kafka, on doit bien admettre que l'effet-choc s'est entre-temps dissipé. On dévore d'une traite ce petit roman avec le sentiment de participer à une grande partouze universelle, dont le bonheur tient autant à la liberté que nous est octroyée de franchir les frontières de nos in-

terdits et de nos limites (sans culpabilité) qu'à nous gausser d'une société à laquelle nous croyons de moins en moins et où nous lisons de plus en plus les signes d'une sauvagerie bien camouflée. En somme, l'inquiétante étrangeté dont parlait Freud et qui résonne encore si puissamment dans les récits de Kafka n'est pas opératoire ici. Et cela est singulier, je dirais même symptomatique. Serions-nous en passe de céder à «une contagion irrépressible de l'animalité» (Kéchian)? Je ne puis m'empêcher de penser — à l'exemple de ce que le cinéma américain nous propose depuis quelque temps — que nous sommes à un moment de notre civilisation où les frontières entre animalité et humanité, entre corps-machine et corps humain, entre pensée artificielle et esprit humain, entre réalité virtuelle et réalité tout court, sont de plus en plus perméables, de plus en plus floues. Nous en sommes peut-être aujourd'hui à l'ère de la transformation perpétuelle et... réversible. Reste à savoir maintenant où tout cela nous conduit.

TRUISMES

Marie Darrieussecq
éditions P.O.L., Paris, 1996,
158 pages

nouveau utés

ESSAIS



UNE FOI PARTAGÉE

Fernand Dumont

«La foi partagée... il s'agit d'abord d'une foi déchirée... Chrétien, j'ai tâché, autant qu'il m'était possible, de ne dissimuler ni la conviction, ni les incertitudes que je mets en cette appartenance...»

Bellamin, 312 pages,
Coll. L'essentiel 21,95 \$



IDOLES ET IMAGES

Naïm Kattan

À partir de l'observation de la société actuelle, Naïm Kattan remonte à la source de la Bible pour chercher la base de la remise en question fondamentale des idoles même si elles ont changé de forme au cours des siècles.

Bellamin, 176 pages,
Coll. L'essentiel 15,95 \$



JE SERAI L'AMOUR

Trajets avec

Thérèse de Lisieux

Fernand Ouellette

Poète, essayiste et romancier, Fernand Ouellette s'est plongée dans les écrits de Thérèse pour mieux saisir cet univers intérieur si particulier. Il propose une rencontre avec Thérèse à la lumière de sa quête mystique.

Fides, 440 pages 29,95 \$

SCIENCES HUMAINES

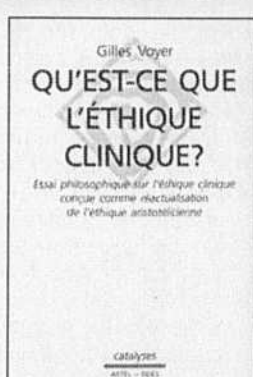


GÉRER LE RISQUE VAINCRE LA PEUR

André Beauchamp

Un aperçu des problèmes éthiques soulevés par la gestion du risque, problèmes complexes et toujours à la limite de la science. L'auteur éclaire l'action et suggère des pistes de décision.

Bellamin, 192 pages 29,95 \$



QU'EST-CE QUE L'ÉTHIQUE CLINIQUE?

Gilles Voyer

Une conception renouvelée de l'éthique clinique, élaborée à partir de l'expérience de la clinique.

Fides, 184 pages 24,95 \$



THÉRAPIES TRANSPERSONNELLES

Pierre Pelletier

Pierre Pelletier dégage des points de convergence, des convictions communes qui doivent au mouvement du Potentiel Humain son unité et inscrivent la psychologie transpersonnelle dans un nouveau paradigme scientifique.

Fides, 480 pages 34,95 \$

LITTÉRATURE



LES CONTES DE MON PÈRE

Gilberto Flores Patiño

Voici des contes... des contes déguisés, d'une couverture naïve mais avec beaucoup de profondeur. Dans un style vivant et coloré, typique des auteurs latino-américains, Gilberto Flores Patiño nous fait découvrir les contes de son enfance.

Fides, 176 pages, illustré 17,95 \$

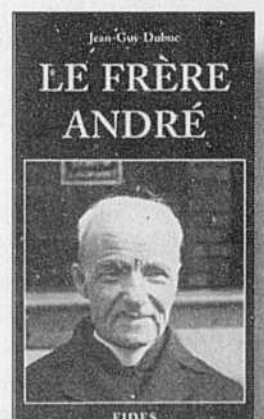


ENFANTS NOUS LES EMBRASSONS ADOLESCENTS NOUS LES EMBARRASSONS

Fernand Fournier

Un ouvrage pour tous les adultes qui veulent vivre en harmonie avec les adolescents. En alliant l'humour à la réflexion, l'auteur dramatise de nombreuses situations.

Fides, 168 pages 15,95 \$



LE FRÈRE ANDRÉ

Jean-Guy Dubuc

La vie d'un homme à qui un courage exceptionnel et une foi indéfectible ont permis de surmonter tous les obstacles. Homme d'accueil et de compassion, le frère André alliait la modestie à une audace extraordinaire.

Fides, 240 pages 16,95 \$

COLLECTION Les grandes conférences



LE CHEMIN DE L'ÉGALITÉ

Lise Payette

32 pages 3,95 \$



NOUVEAUX POUVOIRS, NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE

Ignacio Ramonet

32 pages 3,95 \$



SEIGNEUR @ INTERNET

Remarques sur le courrier électronique et la lettre

Benoît Melançon

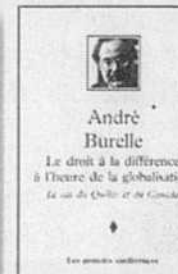
64 pages 5,95 \$



L'ARPENTEUR ET LE NAVIGATEUR

Monique LaRue

32 pages 3,95 \$



LE DROIT À LA DIFFÉRENCE À L'HEURE DE LA GLOBALISATION

Le cas du Québec et du Canada

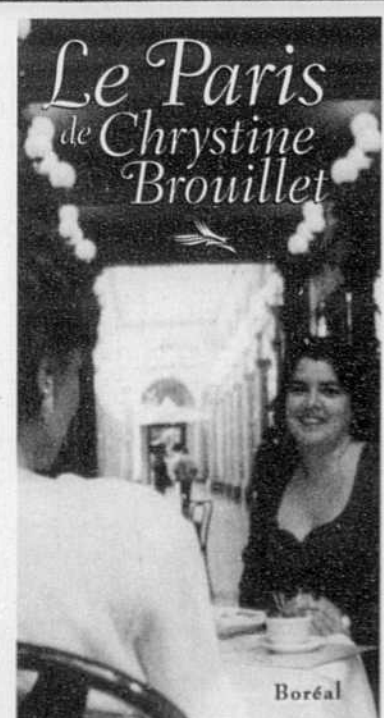
André Burelle

64 pages 5,95 \$

FIDES

En vente chez votre libraire

Le Paris de Chrystine Brouillet



Un art de vivre à Paris

- Des hôtels douillots
- Des restaurants hors des sentiers battus
- Des boutiques sympathiques

Si les autres guides sont «pratiques», celui-ci est irremplaçable!

200 pages • 18,50 \$

LE DEVOIR

Radio-Canada



TÉLÉCITÉ



Boréal

Qui m'aime me lise.

L I V R E S

LITTÉRATURE JEUNESSE QUÉBÉCOISE

Halloween, sorcières et bonbons

GISÈLE DESROCHES

La fête de l'Halloween prend maintenant une telle importance commerciale que depuis un mois, les vitrines et les rayons des magasins proposent à l'avance des articles d'horreur et autres déguisements peu rassurants. Les gentilles fées et petites marisseries, si elles continuent de courir les rues le soir de la fête, ne font plus la devanture des boutiques, supplantées par les chauves-souris, toiles d'araignée, maquillages de monstres et fantômes de tout acabit. Cet attrait pour l'effroyable et l'inquiétant se traduit en littérature jeunesse par une tendance marquée pour le fantastique macabre, la multiplication des aventures à frissons, le retour des sorcières, des loups-garous et des morts-vivants. Cependant, si sorcières et vampires deviennent de plus en plus souvent les personnages principaux d'albums ou de petits romans pour les 7-10 ans, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils soient nécessairement malfaisants ou effrayants.

Le vampire végétarien

Ainsi Anatole, créé par Marie-Andrée Boucher et Daniel Mativat (*Anatole le vampire*), est un jeune vampire de 150 ans, végétarien et victime de l'incompréhension de ses parents névrosés. Il dévalise un potager et devient amoureux de la jeune fille des lieux, au mépris de tous les principes de vie des siens. L'histoire est gentille et, si elle manque de précision, a le mérite de susciter l'intérêt pour un vampire aussi original. Constance, la petite sorcière de *Mon amie Constance*, créée par Reynald Cantin, est tout aussi inoffensive. Petite sorcière québécoise, elle est ridiculisée à l'assemblée des sorcières car elle ne réussit jamais à rapporter un méfait valable aux yeux des autres sorcières. L'originalité du récit est créée par les interférences que le narrateur et témoin de l'assemblée des sorcières, un jeune garçon, cause dans le déroulement de l'histoire. «*Moi, je suis un garçon, et quand je lis, je rentre dans les histoires.*» Ses interventions et celles d'une mystérieuse petite Indienne provoqueront un revirement inattendu au cours duquel Constance, convaincue d'effectuer sa plus grosse méchanceté, provoquera la disparition des sorcières. La finale et l'esprit général sont résolument optimistes et l'imagination du lecteur s'en trouve vivifiée.

Dans la série Lia, Danielle Simard a mis en scène une petite fée sans baguette magique et sa meilleure amie sorcière Réza. Cette fois (*Lia dans l'autre monde*), Lia et le petit ogre Urzo



SOURCE RATON LAVERUE

La gentille sorcière de *Mais où les fées des dents vont-elles chercher tout cet argent?*

trouvent au passage vers le monde des «nu-mains». Le lecteur s'amuse avec eux à explorer et à découvrir ce monde où l'on tue les poissons pour les manger et où l'on croit malfaisants les sorcières alors que des adultes humains sont capables de fabriquer des machines de guerre qui mutilent des enfants. Plusieurs questions et réflexions lancées à la volée au milieu des rebondissements et des surprises font la richesse de ce petit roman au dénouement porteur d'espoir.

Au raton laveur, Michel Lupens y va de son histoire de fée avec *Mais où les fées des dents vont-elles chercher tout cet argent?* Dans cet album désopilant, illustré par Philippe Béha, il devient difficile de distinguer les fées des sorcières. On y trouve également des ogres et des lutins, tous unis et fendus d'un même sourire pour découvrir des trésors ou fabriquer de l'argent.

Frissons et bonbons

Parmi les publications liées à l'Halloween, signalons, chez Scholastic, le nouveau Benjamin, *Benjamin fête l'Halloween*, dans lequel la gentille tortue, excitée par la fête, aura sa part de frissons et de bonbons. A signaler également les illustrations remarquables réalisées par Doris Barrette pour accompagner le joli conte de Christiane Duchesne, *Qui a peur la nuit?* Des silhouettes d'ombre se découpent sur les murs et les branches d'arbres se tordent dans la tempête qui fait rage. Maurice le chat et ses amis sans abri ont des mines si expressives que l'on succombe vite au bonheur de parcourir cette histoire

tendre se dénouant sur un irrésistible lever de soleil.

Je ne pourrais conclure cette chronique d'Halloween sans vous recommander le nouvel album de photos-mystères *C'est moi l'espion du monde du frisson*. Les installations et photos réalisées par Walter Wick, où les lecteurs doivent découvrir des indices dissimulés, reproduisent des scènes de maisons hantées (à partir d'une maison de poupée victorienne) et de greniers anciens. Cette série fascinante fait fureur auprès des enfants de tous les âges, tout en stimulant l'esprit d'observation et l'intérêt pour les livres.

En terminant, il me reste à souhaiter que votre Halloween ne soit ni trop sucré, ni trop collant. Et que le grand Cric vous croque dans de délicieux frissons qui n'empêcheront pas les enfants de dormir!

ANATOLE LE VAMPIRE

Marie-Andrée Boucher et Daniel Mativat
Illustrations par François Thisdale
Coll. Plus, HMH, 1996, 70 pages

MON AMIE CONSTANCE

Reynald Cantin
Illustrations par Stéphane Jorisch
Coll. Libellule, Héritage
1996, 84 pages

LIA DANS L'AUTRE MONDE

Danielle Simard
Illustrations par Philippe Béha
Coll. Libellule, Héritage
1996, 92 pages

MAIS OÙ LES FÉES DES DENTS VONT-ELLES CHERCHER TOUT CET ARGENT?

Michel Lupens
Illustrations par Philippe Béha
Raton laveur, 1996, 24 pages

BENJAMIN FÊTE L'HALLOWEEN

Paulette Bourgeois
Illustrations par Brenda Clark
Traduit par Christiane Duchesne
Scholastic, 1996, 32 pages

QUI A PEUR LA NUIT?

Christiane Duchesne
Illustrations par Doris Barrette
Scholastic, 1996, 32 pages

C'EST MOI L'ESPION DU MONDE DU FRISSON

Photographies de Walter Wick
Texte français de Lucie Duchesne
Scholastic, 1996, 32 pages

LES PETITS BONHEURS

Était-ce ainsi?

RÊVE DE VALSE

suivi de *Les Aventures de Tobaico*
Vitaliano Brancati, traduits de l'italien par Soula Aghion,
introduction, notes, bibliographie et chronologie par
Alain Sarabayrouse, GF Flammarion, Paris
1996, 185 pages

L'ODEUR DU FOIN

Giorgio Bassani, traduit de l'italien par Michel Arnaud,
collection L'Étrangère, Paris, 1996, 177 pages

On peut faire plusieurs rapprochements entre l'œuvre de Brancati et celle de Bassani. Les deux œuvres sont ancrées dans le passé, les deux ont été exploitées par le cinéma. On n'a pas oublié *Le Jardin des Finzi-Contini* ni *Le Bel Antonio*.

Mais là s'arrêtent les similitudes. Brancati est avant tout un écrivain de l'imaginaire, souvent le plus fantasque, alors que Bassani en est un de la mémoire la plus fidèle.

Né en 1907, Brancati commence par être un fasciste convaincu. Comme beaucoup d'intellectuels, il croit alors que le Duce réussira à sortir le pays de son marasme. Mussolini représente à ses yeux la vigueur essentielle. Il est un phare. Bientôt, il faut déchanter.

Les intellectuels finissent toujours par mécontenter les podestats. Brancati y parvient par la publication en 1934 d'un petit récit, *Singulière aventure de voyage*, qui parut libidineux aux autorités. Notre auteur se réfugie alors dans sa Sicile natale afin d'y préparer le concours qui lui permettra d'entrer dans le système d'enseignement.

En même temps que le fascisme perd pour lui de son attrait — de mouvement populaire, il est devenu tyrannie —, Brancati s'écarte de l'influence de D'Annunzio pour atteindre à une vision à la fois ironique et érotique de la vie. Notons que c'est surtout l'ironie qui prime.

Rêve de valse est une chronique. Dans une ville imaginaire, Nissa, on périt d'ennui. On décide donc d'organiser un bal. La décision paraît simple, mais des tas d'embûches rendront sa réalisation périlleuse. On est à mille lieues d'une vision réaliste des choses. Les habitants de Nissa ont parfois un comportement bizarre. Ils se passionnent pour les idées. Par exemple, si le bal est retardé, c'est que se déroulent une série de conférences de deux associations différentes, celle de la congrégation de San Paulo et celle de la société d'anthroposophie. Toute la petite ville ne vit plus que par les échanges philosophiques.

S'il n'y avait que cela! Le professeur Carrubba se prend d'affection pour un marchand de fruits et légumes, Giovanni La Pergola, en qui il finit par voir toutes les vertus. On parle régulièrement aux morts, on ne vit pas à Nissa en somme mais dans une ville qui lui ressemble.

Il y a là-dedans une férocité, une vivacité qui nous fait penser au Voltaire des contes. Le se-

cond récit, *Les Aventures de Tobaico*, nous conduirait plutôt dans un univers stendhalien. Tobaico est un jeune provincial dont la naïveté et le charme lui permettent de passer à travers les pires difficultés. Rien ne justifie la publication de ces deux récits, assez dissemblables, sous une même couverture, si ce n'est que les éditeurs italiens en ont décidé ainsi pour des raisons purement pratiques.

Une patiente reconstitution

Brancati retournait au passé pour se divertir des ravages du fascisme. Giorgio Bassani, lui en recueille les moindres parcelles par impossibilité d'en user autrement.

Peu d'œuvres sont aussi essentiellement nostalgiques que celle de Bassani. Son projet? Recréer instant par instant la vie des juifs de Ferrare pendant les années du fascisme. C'est peu dire que d'affirmer qu'il ne veut rien oublier. Au contraire, il retrace patiemment les moindres indices.

L'odeur du foin est constitué de récits courts qui éclairent les pans des livres les plus importants de Bassani. Les lecteurs des *Finzi-Contini*, de *Derrière la porte* et des *Laurettes d'or* se trouveront en territoire connu. Sans évoquer des événements concernant des personnages qu'ils ont déjà fréquentés.

Il n'est pas question d'ironie dans ces propos murmurés. Le ton est celui de la confiance pudique. Aucun secret compromettant, pas de hausse de ton, mais une lente mélodie ininterrompue. Le narrateur — Bassani, lui-même — quitte rarement Ferrare. Mais se trouve-t-il à Rome ou à Naples, ce sont les mêmes interrogations, les mêmes aveux d'impuissance devant ce mystère qu'est la vie.

Dans le dernier récit, l'auteur s'explique: «*Ce n'était certainement pas par sécheresse, mais peut-être, plutôt, pour mieux me défendre d'un excès de participation émotive, que dans les Histoires je ne figurais pratiquement pas. En parlant d'autres que moi, avec un cœur même trop fraternel et solidaire, j'avais toujours eu soin de rester caché derrière les écrans, mi-pathétiques et mi-ironiques, de la syntaxe et de la rhétorique.*» Mais il ajoute: «*Dorénavant, donc, des projecteurs aussi sur moi, écrivain et non écrivain pas [...]. À partir de maintenant que l'auteur [...] ose finalement dire "moi".*»

À la façon de Bassani ou de Brancati, de toute manière, l'écrivain ne cesse jamais de dire «je». Pour n'en pas convenir, il faut une bonne dose d'inconscience ou une insensibilité littéraire peu commune. Était-ce ainsi que les choses se sont passées? Le passé de Bassani et celui de Brancati se rejoignent en ceci qu'ils ont été transfigurés par le moi de leurs auteurs. Ce qui diffère, c'est l'approche. Tout ce qui fait en somme que la littérature est la littérature. Qu'un écrivain choisisse de rêver (Brancati) ou de se souvenir avec insistance (Bassani), ce n'est au fond qu'une même recherche d'interprétation de phénomènes qui dépassent et émerveillent l'homme.



Gilles Archambault
♦ ♦ ♦

BRANCATI
Rêve de valse

Deux passés
se rejoignent
en étant
transfigurés
par le moi de
leurs auteurs

BEST-SELLERS



ROMANS QUÉBÉCOIS

1. ANNABELLE, Marie Laberge — éd. Boréal
2. STORNOWAY: L'ÂGE DU BOIS, Jean O'Neil — éd. Libre Expression
3. C'EST POUR MIEUX T'AIMER MON ENFANT, Chrystine Brouillet — éd. La Courte Échelle
4. LE TROISIÈME ORCHESTRE, Sylvain Lelièvre — éd. Québec-Amérique

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. L'AMOUR EN GUERRE, Guy Corneau — éd. de l'Homme
2. GABRIELLE ROY, UNE VIE, François Ricard — éd. Boréal
3. COLÈRE (ÉCRITS POLÉMIQUES, T. 3), Pierre Bourgault — Lancelotti Éditeur

ROMANS ÉTRANGERS

1. INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES, Nancy Huston — éd. Actes-Sud-Leméac
2. LE MONDE PERDU, Michael Crichton — éd. Robert Laffont
3. EXPIATION, Patricia MacDonald — éd. Albin Michel
4. NOUS SERONS COMME DES DIEUX, Eve de Castro — éd. Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

1. JE MANGE, DONC JE MAIGRIS, Michel Montignac — éd. J'ai lu
2. LA DIXIÈME RÉVÉLATION DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
3. INITIALES B.B., Brigitte Bardot — éd. Grasset

LIVRE JEUNESSE

1. LA GALÈRE D'OBÉLIX, René Goscinny et Albert Uderzo — éd. Albert René

LIVRES PRATIQUES

1. ÉCRIVEZ VOS MÉMOIRES, Sylvie Liechtele et Robin Deschênes — éd. de l'Homme
2. LE GUIDE DE L'AUTO 1997, Jacques Duval et Denis Duquet — éd. de l'Homme

LE COUP DE CŒUR

1. LA PLUS QUE VIVE, Christian Bobin — éd. Gallimard

65, Belvédère Sud, Sherbrooke (Québec) J1H 4B3 (819) 566-0344

BANDE DESSINÉE

Retour à la case départ

DENIS LORD

L'AFFAIRE FRANCIS BLAKE

Jean Van Hamme et Ted Benoit
Editions Blake et Mortimer
Bruxelles, 1996, 68 pages

Interrompue en 1977 à la mort de son créateur, Edgar-Pierre Jacobs, la reprise de la série Blake et Mortimer était depuis longtemps attendue par de nombreux fans. Ce n'est qu'après de longues négociations entre le Studio Jacobs, légataire universel de l'œuvre, et différents intervenants que Dargaud a remporté le gros lot, achetant et le Studio et les Editions Blake et Mortimer. On mit sur le coup Van Hamme, un des scénaristes les plus populaires de l'heure avec Thorgal, Xill et Largo Winch, et le dessinateur Ted Benoit, adepte de la ligne claire. Et hop! Voilà *L'affaire Francis Blake*, un *Klondike* qui ne sera dépassé en importance que par le nouvel *Astérix*, avec *merchandising* et procès à la clé. En effet, la Fondation Jacobs tenterait présentement d'interdire la vente de *L'affaire Francis Blake*. Quel mélomèle.

Une suite fidèle

Dans les grandes lignes, le duo reste fidèle à l'esprit du créateur: l'esthétique, la psychologie et le type de récit sont respectés, les auteurs reprenant même quelques personnages secondaires des épisodes précédents, sans oublier l'inévitable méchant de service, Olrik. Il n'y a pas de franche coupure entre l'ancien et le nouveau graphisme, Benoit ayant d'ailleurs déjà dessiné Blake et Mortimer du vivant de Jacobs, avec son approbation. De son côté, Van Hamme s'en tient au classicisme de l'original, allant jusqu'à copier la typique redondance jacobienne entre cases et vignettes narratives. Il ne

manque que la science-fiction, presque omniprésente ailleurs dans la série.

Un mimétisme presque parfait, donc, mais aussi un album parfaitement banal. Non seulement on ne croit pas du tout à l'amorce de l'histoire, où le Capitaine Blake est pris pour la taupe qui sabote les efforts du contre-espionnage britannique, mais tout le reste de l'intrigue se déroule dans une totale insipidité, accumulant les clichés rassis comme une pierre qui fait semblant de rouler et amasse la mousse. Autre triste exemple d'éditeurs capitalisant sur le potentiel de nostalgie des lecteurs. Ne peut-on laisser les héros mourir en paix? J'angoisse déjà en songeant à la reprise de *Corto Maltese* par Cauvin ou Jodorowsky.

MÉMOIRES D'AUTRES TEMPS: HISTOIRES COURTES 1971/1981

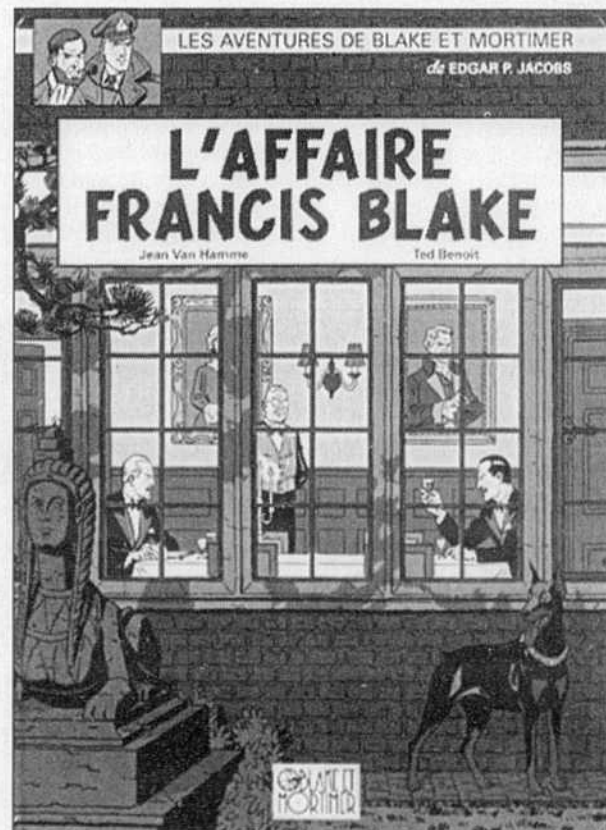
Enki Bilal
Les Humanoïdes Associés
Genève, 1996, 100 pages

Après avoir été un phare de la bande dessinée entre 1975 et 1987, les Humanoïdes Associés se consacrent maintenant pour l'essentiel à la réédition, tel ce recueil d'histoires courtes de Bilal publiées entre 1971 et 1981, avec les collaborations occasionnelles de Dionnet, Linus et Grange à la scénarisation. Les récits sont présentés de manière chronologique, ce qui permet de percevoir l'évolution de l'artiste d'origine yougoslave: Bilal délaisse graduellement les influences de Druillet et de Moebius, affine sa technique, quitte les hachures pour la trame mécanique et arrive enfin à ce qu'on pourrait qualifier de maturité, c'est-à-dire ces couleurs et ce trait, cet univers esthétique unique qui lui a

valu d'atteindre les plus hauts sommets en bande dessinée.

Évidemment, la science-fiction et le fantastique prédominent dans ces *Histoires d'autres Temps*, avec de surcroît une propension à l'humour méconnue chez cet auteur, comme dans John Lennon, où l'assassin de ce dernier anéantit vainement des androïdes des Beatles aux tronches éminemment canoniques. Les plus anciens récits portent la marque d'une influence lovecraftienne mal digérée qui se fait beaucoup sentir dans la narration, lourde, inefficace et involontairement comique.

Alors, l'album ne manque pas de qualités mais plusieurs histoires ont mal vieilli et pour une bonne part, le dessin de Bilal est encore hésitant, loin de ce qu'il deviendra par la suite. Rien ici n'atteint les chefs-d'œuvre ultérieurs, que ce soit *Les Phalanges de l'Ordre Noir* et *Partie de Chasse*, scénarisées par Pierre Christin, ou *La Trilogie Nikopol*. La valeur de cette réédition réside en bonne partie en ce qu'elle permet de suivre l'itinéraire d'un des plus grands illustrateurs de la bande dessinée contemporaine.



Cabier spécial

9 novembre 1996

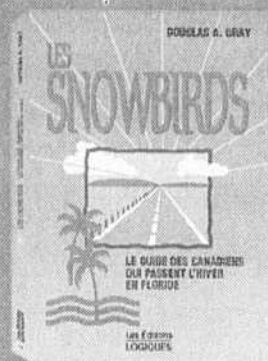
LE DEVOIR

Tombée publicitaire: le lundi 4 novembre 1996

Salon du livre
DE Montréal

LIVRES, LOGICIELS, CD-ROM LE CHOIX LOGIQUE

Les Éditions LOGIQUES



LES SNOWBIRDS – LE GUIDE DES CANADIENS QUI PASSENT L'HIVER EN FLORIDE
Comment s'envoler pour plusieurs mois en Floride sans y perdre des plumes. **24,95 \$**



MIEUX GÉRER SES FINANCES PERSONNELLES
En période de décroissance, on peut quand même équilibrer son budget. **18,95 \$**

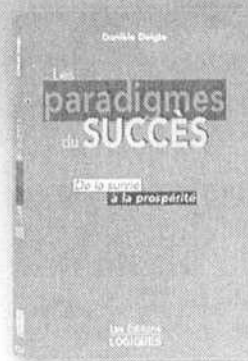


RÉUSSIR UNE ENTREVUE
La première impression se révèle souvent la plus importante. **18,95 \$**

LES PARADIGMES DU SUCCÈS – DE LA SURVIE À LA PROSPÉRITÉ
Travailler ensemble dans des rapports de dignité, de liberté et de solidarité. **24,95 \$**

LA THÉRAPIE DE LA RÉALITÉ
Ne pas chercher la solution à nos problèmes dans le passé, mais dans le présent. **24,95 \$**

VIVRE ENSEMBLE
Comment trouver un partenaire compatible et vivre *vraiment* ensemble. **18,95 \$**



JE M'AVENTURE EN LECTURE AVEC L'INSPECTEUR BAGOU
Un cahier d'exercices qui fait découvrir le plaisir de lire aux jeunes. **34,95 \$**

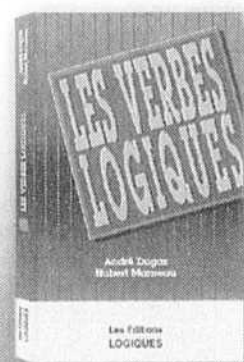
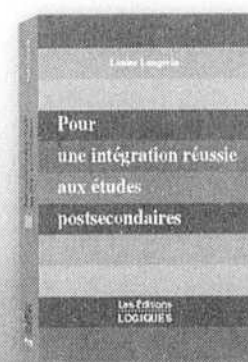
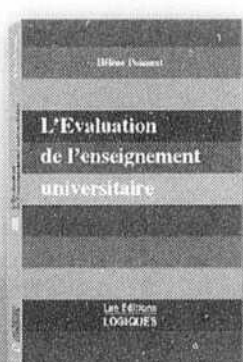
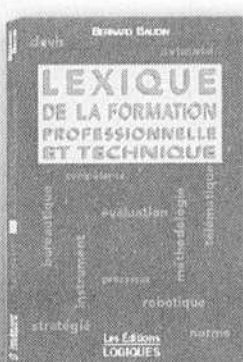
LEXIQUE DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE ET TECHNIQUE
La francophonie peut enfin s'approprier une terminologie unique et correcte. **24,95 \$**

L'ÉVALUATION DE L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE
Les étudiants évaluent les profs. Voici la façon de le faire de manière objective. **24,95 \$**

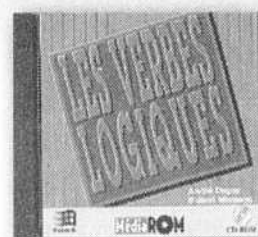
POUR UNE INTÉGRATION RÉUSSIE AUX ÉTUDES POSTSECONDAIRES
Comment faire en sorte que les étudiants achèvent leurs études. **28,95 \$**

LES VERBES LOGIQUES
Le guide de conjugaison le plus complet sur le marché – sans exceptions! **12,95 \$**

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE
Existe-t-il une façon d'enseigner l'histoire d'une manière objective? **34,95 \$**



LOGIDISQUE



MÉMORIK JUNIOR **CD-ROM WINDOWS 3.1-95**
Pour exercer sa mémoire, un jeu qui fascinera les jeunes et les adultes également. **39,95 \$**

LES VERBES LOGIQUES **CD-ROM WINDOWS 3.1-95**
Tous les modèles de tous les verbes en français au bout des doigts. **24,95 \$**

MON CHIEN, MON CHAT, MODE D'EMPLOI **CD-ROM MAC/WIN 3.1-95**
Tout ce que vous devez savoir sur votre compagnon favori sur un seul CD-ROM. **24,95 \$**

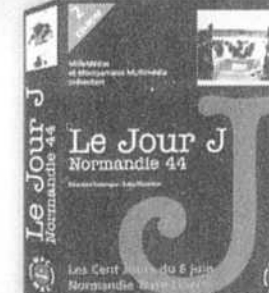
Périodica Multimédia

CD-ROM MAC/WIN 3.1-95LE **JOUR J – NORMANDIE 1944**
69,95\$ Une découverte multimédia exceptionnelle d'un pan tragique de l'histoire.

CD-ROM MAC-WIN 3.1-95 **LE TRÉSOR DU SAN DIEGO**
69,95 \$ Partez à la recherche d'un galion espagnol perdu il y a 400 ans!

CD-ROM MAC/WIN 3.1-95 **MAN RAY, FAUTOGRAPHE**
49,95 \$ Découvrez, à travers 600 œuvres, l'un des artistes les plus géniaux du XX^e siècle.

CD-ROM MAC/WIN 3.1-95 **LE MYSTÈRE MAGRITTE**
79,95 \$ L'œuvre que tout le monde a vue et l'artiste que presque personne ne connaît.



Les Éditions Transcontinental



STRATÉGIE DES ORGANISATIONS
Démystifiez les grandes idées entourant la gestion stratégique des organisations. **39,95 \$**

LA CONQUÊTE DU TRAVAIL
Les jobs sont de plus en plus rares. Plus rien n'est pareil qu'avant. Que faire? **39,95 \$**

MAÎTRE DE SON TEMPS
Planifiez votre temps efficacement à l'aide de techniques et d'exercices éprouvés. **24,95 \$**

Les livres, logiciels et CD-ROM du Groupe LOGIQUE
sont disponibles dans toute les bonnes librairies, les boutiques informatiques et les grandes surfaces.
Vous pouvez commander au 392-2047 (à Montréal)
ou au 1-800-363-6221 (hors de Montréal, sans frais).

LES ARTS

ARTS VISUELS

Les corps étrangers

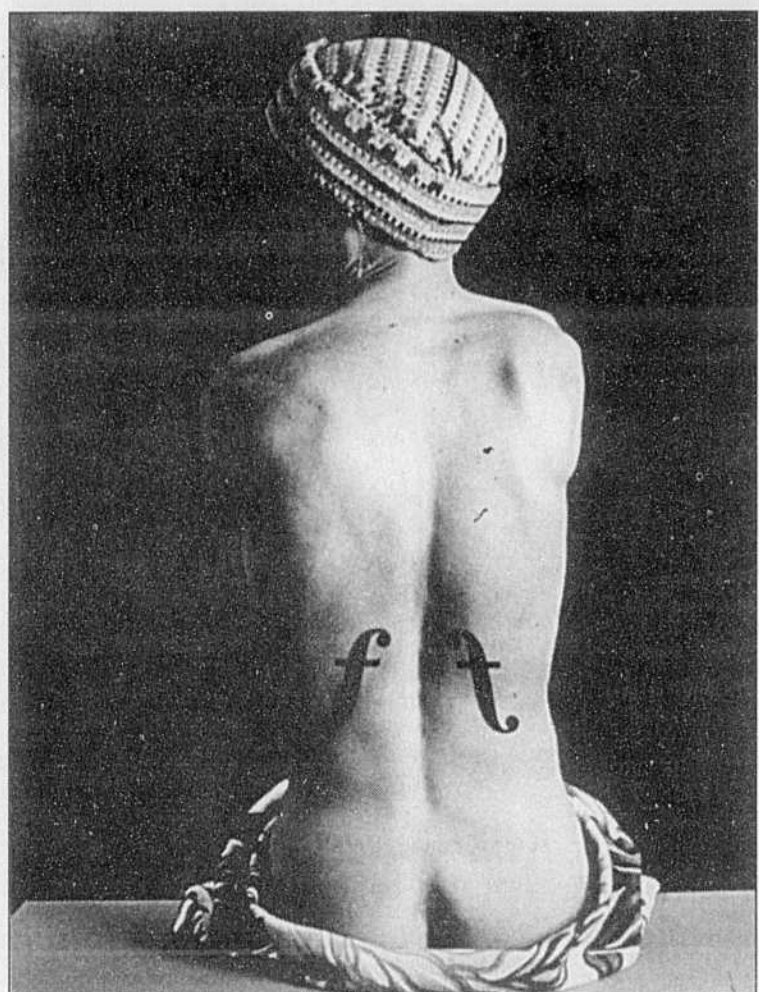
BERNARD LAMARCHE

Le problème de la citation en arts visuels aura toujours été un moteur historique de la production. Des séries célèbres traversent l'histoire, qui convergent autour d'un motif repris à différentes époques. Depuis l'avènement du collage, avec le cubisme, les motifs qui voyagent d'un tableau à un autre ne sont plus aussi subtilement intégrés dans les œuvres ciblées et le résultat garde les traces de sa production, des ruptures à même la surface des œuvres révèlent leur nature de bricole. Ce type de retour sur le passé au profit d'une actualisation questionneuse et critique demeure au cœur de la postmodernité, dans sa définition la plus simple. Non pas que les productions abordées ici correspondent nécessairement à cette condition historique — il faudrait en débattre plus longuement — mais elles retiennent un de ses mécanismes, à savoir la citation, qu'elles articulent à leur façon, sans se soucier d'être ou de ne pas être postmodernes. Dans l'art le plus actuel, il y a plusieurs manières d'aborder la citation picturale; en voici deux exemples.

DEVANT LA CAMÉRA

Chuck Samuels
Les Cent Jours d'art contemporain de Montréal
Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est
Jusqu'au 24 novembre

Il y a deux semaines, on avait laissé en plan la production de Chuck Samuels présentée aux Cent Jours d'art contemporain, question de traiter avec un maximum d'égards les productions de chacun des artistes qui y sont présentés. On y revient. Samuels pose directement la question de la citation. D'une façon très littérale, d'ailleurs, mais aussi avec une belle pertinence face aux question de la fétichisation du regard sexué. C'est que Samuels reconstruit très scrupuleusement des photographies canonicisées de nus féminins (Man Ray, Mapplethorpe, Newton, etc.), à la différence importante qu'il substitue son corps à celui que ces images mettaient en scène. Il s'agit d'un renversement qui remet en question nos habitudes sexuées de lecture des images. Samuels s'empare de ces photographies pour problématiser le regard comme phénomène sexuellement contingent. Ce qui est fascinant dans cette production, c'est qu'on aurait pu croire à une réversibilité des positions désirantes dans la perception, mais les effets produits par ces images dépassent largement cette binarité trop simple. Ses œuvres supportent un



Devant l'objectif, 1991, de Chuck Samuels.

discours beaucoup plus déstabilisant face aux canons de l'histoire de la photographie.

Les reprises photographiques de Samuels tablent sur la reconnaissance par le spectateur des référents photographiques, il va sans dire. On peut ne pas reconnaître les sources de ces images mais, le cas échéant, l'effet est si peu déplacé que cette connaissance devient négligeable. Ses photographies reprennent pour la plupart des schèmes compositionnels souvent passés dans l'imagerie populaire. On reconnaît facilement maintenant ces mécanismes de présentation du corps féminin. Sauf que la présence étonnante du corps masculin dans ce type de mises en scène enraye la facilité du regard à juger de la qualité des images, un regard qui s'arrête à cette présence gênante parce qu'inhabituelle. L'artificialité est dévoilée, le regard s'y arrête et ne peut pénétrer dans l'image (la métaphore est voulue). Pantois, il se retourne contre lui-même et s'auto-examine comme voyeuriste. Ce qui est particulièrement significatif ici, c'est qu'à l'utilisation du corps féminin comme objet de la photographie, Samuels ne substitue pas un corps dont la musculature exacerbée serait susceptible de remplacer le fétiche évin-

cé. En ce sens, le fétichisme du regard est déstabilisé partiellement, ce qui laisse place à une réflexion sérieuse sur les rôles sexuels implicites à la «prise» photographique. Une problématique que Samuels approche sous le mode de l'autoportrait, où sujet et objet s'équivalent, se neutralisent. Une équivalence qui, vu le corps masculin mis en un contexte usuellement conjugué par le corps féminin, pose ces œuvres en marge de la photographie, par conséquent, au centre de la redéfinition des modes de visualité et de la réflexion sur la «commodification» du rôle de la femme, entreprises depuis un moment par les *cultural studies* et des études féministes récentes.

STÉPHANIE BÉLIVEAU

Peintures primaires
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 520
Jusqu'au 16 novembre

Après avoir raflé quelques prix universitaires, Stéphanie Béliveau en est à sa quatrième exposition solo à Montréal depuis cinq ans. Son territoire est le corps, surtout celui du tableau, auquel elle fait subir multiples

séances pour mieux en montrer la nature construite. Si la figuration n'a jamais quitté totalement ses toiles auparavant, dans les toiles qu'elle propose en ce moment à la Galerie Trois Points, elle retient toute la place, sous la forme du portrait. La production de l'artiste continue de frayer dans des zones de la peinture très informées par l'art brut, pour ce qui est de la facture terreuse des toiles, et également de l'expressionnisme allemand, pour ce qui est des corps tuméfiés. On pense aussi à Betty Goodwin parfois, et à Léon Golub aussi. On dira que c'est une production très proche de l'histoire récente de la peinture. La peinture de Béliveau aime à se frotter de très près à ces modèles, sans pour autant sombrer dans la redite. Un ajout majeur: si la palette de l'artiste avait jusque-là été radicalement réduite, voici que la couleur, franche et en aplats, vient découper la représentation, appuyant davantage la présence du collage.

Il n'y a pas à proprement parler de citation dans les toiles que Béliveau expose. Seulement, elle cherche à rendre, par le collage, la brutalité de la matière du tableau. Ses toiles sont littéralement morcelées. Leur surface n'a rien de tranquille, le rapiéçage en constitue un des principes majeurs d'organisation. Les morceaux de toile

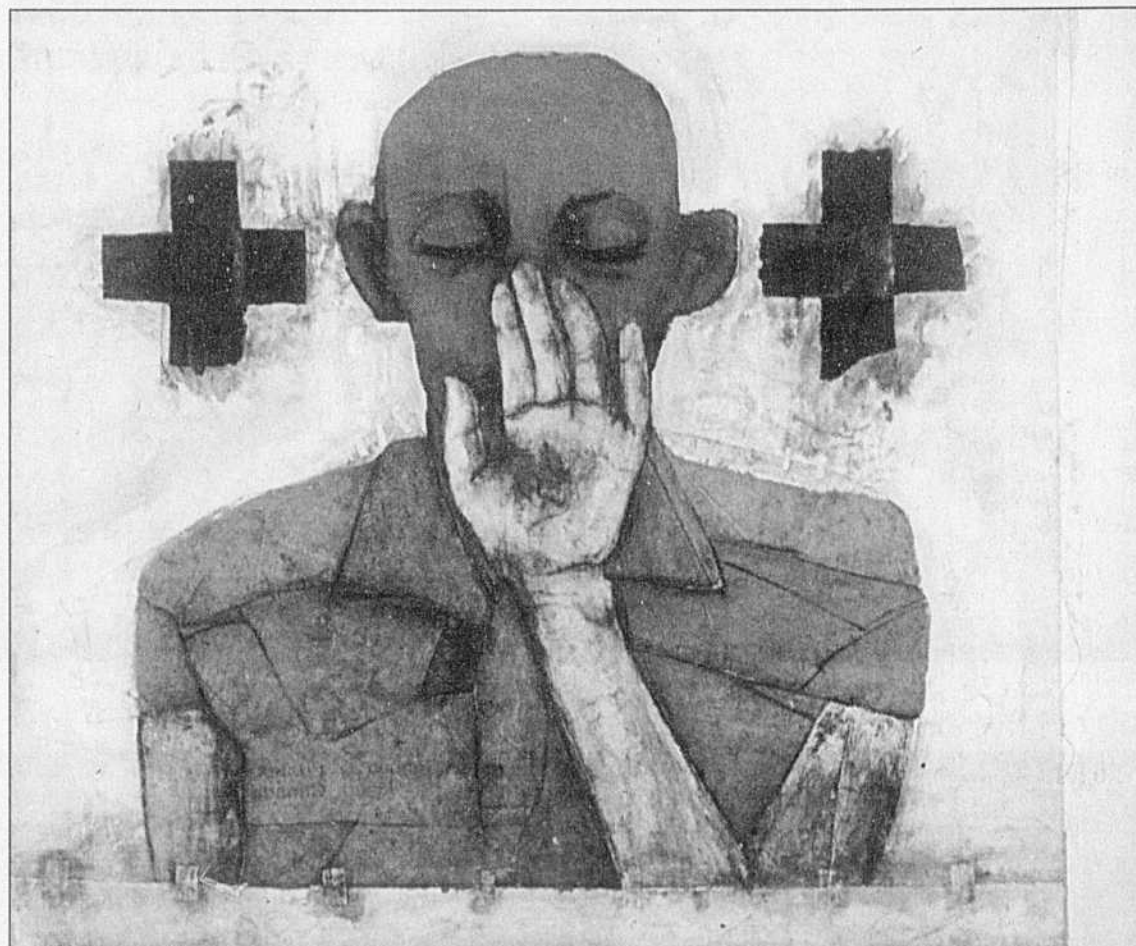
collés fonctionnent à la fois comme motif iconographique et comme restes, comme débris du tableau. Le meilleur exemple de cette organicité en lambeaux nous est donnée par le tableau *Le Non-dit*. Les haillons du personnage et la découpe de la toile, dans le bas, s'épousent en apparence. Les rebuts appartiennent aux vêtements des personnages, rendent la réalité de leur environnement, mais jamais totalement ils ne leur sont exclusifs. Les éléments de collages ne sont pas camouflés, au contraire, leur trace est magnifiée par la présence de plusieurs sutures. Leur assemblage au monde du tableau n'est assuré que par les sparadraps qui les retiennent à la surface. Leur remembrement est fragile, les lacerations effritent l'unité du tableau, l'hétérogénéité est leur domaine.

Cas de concaténation

Cette concaténation du corps représenté avec celui du tableau accentue le caractère expressionniste de cette production. L'état second dans lequel sont plongés les êtres captés par les œuvres contribue à relayer l'intérêt du spectateur vers la figure du tableau. Si ces corps attirent notre attention, ils ne la gardent que pour mieux la rendre à leur qualité d'être. Les toiles de l'artiste sont moins mor-

bides que lors des expositions précédentes, mais elles gardent la même gravité qui cette fois s'approche de considérations philosophiques, ce que les titres parfois lourds tendent à confirmer.

Pour comprendre la nature de cet hybride hideux qui devient la représentation, il n'est pas fortuit de faire référence au monstre Frankenstein comme figure mythologique d'élection de la bricole vivante. Ce détour n'est pas si loufoque qu'il en a l'air. A condition toutefois d'en laisser de côté l'aspect bioéthique — la discipline a fait son champion du monstre — qui n'a rien à voir avec le propos qui nous retient, la figure du monstre pourrait être une clé tout à fait pertinente pour aborder cette peinture. Le mode avoué de collage de ces êtres hirsutes — la blessure suturée — permet de fonder ce parallèle instructif, qui n'est pas étranger à la morphologie débalancée des personnages représentés (les têtes et les pieds lourds sont souvent d'une échelle démesurée). Comme métaphore de la création, comme lieu de l'animé par l'animé, on ne saurait trouver mieux. C'est bien ce à quoi aspirent les êtres peints par Béliveau, de même que l'être de ses tableaux, sans toutefois renoncer à leur caractère torturé de *patchwork*.



Le non-dit, 1996, de Stéphanie Béliveau.

DANIEL ROUSSEL

ENCAN SILENCIEUX

Du 20 octobre au 1er novembre 21h

60 œuvres de nombreux artistes de renom dont :

Appel, G. Braque, C. Carrière, S. Cosgrove, L. Gervais, L. Jacque, H. Masson, R. Roussil, W. Ronalds, T. Tobias, G. Séguin, J. Smith et bien d'autres.

Maison d'Art Fra Angelico

1320, Wolfe, Montréal (métro Beaudry) Tél.: 522-9990

Exposition YVES LABELLE «Paysages et nues» du 3 au 15 novembre



MAIS QUI EST DONC MARCEL BARIL?

L'INTÉGRALE DE L'EXPOSITION PRODUITE ET RÉALISÉE PAR LE MUSÉE DE CHARLEVOIX.

PROLONGATION JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 1996

MARCHÉ BONSECOURS
MONTREAL

350, rue Saint-Paul Est, Montréal

LE DEVOIR

CKAC 730

Le marché saisonnier des producteurs agricoles est ouvert jusqu'à la fin octobre.



A LA UNE
du DEVOIR,
UNE SOCIÉTÉ en
évolution

Une exposition à visiter



PROLONGATION JUSQU'AU
22 NOVEMBRE 96

Du lundi au vendredi de midi à 16h

300 Dubuc, Chicoutimi. Renseignement: (418) 698-3100

Les partenaires du colloque de la Culture sont: Université du Québec à Montréal, Le Devoir, Patrimoine canadien, Musée de la Ville de Montréal, et d'autres.

LE PROGRAMME D'ENRICHISSEMENT ARTISTIQUE DU CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN PRÉSENTE

Rencontre avec l'artiste :
Jennifer Dickson, R.A.
L'artiste, témoin de son temps
en collaboration avec l'École des beaux-arts

LE MERCREDI 30 OCTOBRE 1996
À 19H30
À LA GALERIE
En anglais. Conférence illustrée

ENTRÉE GRATUITE
POUR RENSEIGNEMENTS : 739-2301 Loc. 321
5170, chemin de la Côte-St-Catherine, Montréal (Québec) H3W 1M7

Le programme est subventionné par les Instituts Moe & Freda Levine et Harvey Golden du Centre des arts Saidye Bronfman

VOYAGES CULTURELS, HIVER-PRINTEMPS 97

Les Impressionnistes - Tiepolo
Les Mayas du Yucatan - Chypre - La Tunisie
Jardins et musées méconnus de Washington, à Pâques
Provence et Côte d'Azur sur les pas des peintres de la lumière
Louisiane - Invitation chez les Rockefeller

Programmes détaillés sur demande :
VOYAGES LA PROMENADE
Tél.: (514) 974-2633 ou 1-800-265-0218

DAVID MOORE, A.R.C.
Sculptures
Jusqu'au 9 novembre

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Du mardi au samedi de 10h à 17h

NOUVELLES AFFICHES, REPRODUCTIONS,
LAMINAGES, CARTES...

ET TOUJOURS LES MEILLEURS ENCADREURS

NOUVELLE ADRESSE
(à deux pas au sud)
5170, Saint-Laurent (coin Fairmount) Tél.: 514.276-2872

OUVERT
7 jours sur 7

atelier

DENIS
JUNEAU
RÉTROSPECTIVE 1955 - 1996
DERNIÈRE JOURNÉE

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112
Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

LES ARTS

ARTS VISUELS

L'intime de la peinture

LOUISE ROBERT

Œuvres récentes
Galerie Graff, 963, rue Rachel Est
prolongé jusqu'au 16 novembre

BERNARD LAMARCHE

La peinture abstraite, malgré une histoire où les chapitres s'ajoutent, provoque encore dans le public général des soubresauts de méfiance. Les commentaires qu'elle génère s'attardent régulièrement à souligner l'étrangeté qu'elle procure devant ce qu'on attend d'un tableau authentique, le chef-d'œuvre, figuratif il va sans dire. Face au «vrai tableau», concept en soi arbitraire, faut-il le répéter, l'art abstrait fait encore figure de parent pauvre et, serait-on tenté de dire malgré ce jeu de mot douteux, il fait encore tache. Étonnement, malgré l'ouverture de sens dont a fait preuve même l'abstraction géométrique, ces doutes devant un éventuel canular de l'histoire, non seulement demeurent, et persistent, mais ils enrayent jusqu'à la plus petite parcelle de bonne volonté de la part d'un nombre plus grand qu'on pense de visiteurs des musées.

Le débat figuration/abstraction n'a plus la première loge aujourd'hui. Il a déjà soulevé des passions beaucoup plus agressives. Mais l'idée du grand œuvre, du chef-d'œuvre hante encore les esprits. C'est peut-être ce qui assure l'aussi grande réussite des œuvres de l'artiste Louise Robert. Ses œuvres ne sont pas exemptes de complexité, au contraire, mais ses toiles possèdent, dans la façon qu'elles ont de s'adresser au spectateur, un degré d'ouverture qui permet à tout un chacun de s'y loger.

tacher les œuvres à une forme de réel immédiat ont disparu complètement. Cela laisse libre champ aux «mots dans sa peinture» d'exploiter diverses formes de narration — ses œuvres indéniablement racontent —, une narration qui traverse autant l'imaginaire des spectateurs que celui du tableau comme réflexion sur ses propres moyens, ses propres constituantes, à savoir la couleur, le dessin, et les limites du tableau comme moyen d'expression. On reste difficilement indifférent devant les toiles de Robert.

En apparence, les tableaux de Louise Robert n'ont pas changé. À peine pourrait-on dire que les couleurs ici sont plus vives et bruyantes qu'à l'accoutumée, mais ce serait mentir par rapport à l'exposition précédente, il y a deux ans, où les couleurs avaient déjà subi un certain éclatement. On retrouve aussi dans ses toiles abstraites, très mouvementées, la double écriture qui caractérise sa production. Une première, dont la stabilité du lettrage ralentit et calme l'effervescence picturale, statué par les matrices rigoureuses des pochoirs. La seconde, manuscrite, imprécise, rendue de la main gauche alors que l'artiste est droitier, s'inscrit plutôt par grattage. Deux écritures parcellaires, brisées soit par le style qui s'en empare, soit par les mots qu'elles véhiculent dont la valeur sémantique est embrouillée par une syntaxe volontairement déconcertante («Un printemps d'avant comme un printemps»). Déconcertante au point où parfois toute la substance des phrases est rejetée, et ne reste que des pronoms, articles, conjonctions («ce, je, ne, me, le, je...»), ces parties du discours qui en assurent la compréhension, mais qui n'ont ici plus rien à articuler, plus rien à joindre.

La question géographique

Si Louise Robert part des mots pour entamer chaque toile — elle le répète souvent —, les mots qu'elle affectionne sont pourtant les derniers à venir marquer l'œuvre. Ils sont inscrits «dans» la matière du pigment, mais d'une certaine façon, ils sont «au-dessus» de la couche de peinture. L'artiste y trouve un point de départ, et inversement, c'est ce qui s'offre au regard en premier. Ils sont premiers,



N° 70-221 (Qu'est-ce que ça peut faire si c'est inventé?), 1995.

l'élément immédiatement reconnaissable qui perce le magma coloré de ses toiles. Ils sont aussi premiers, ces mots, au sens presque mathématique du terme, comme on dit des nombres premiers, donc irréductibles, indivisibles. Pour l'artiste comme pour les spectateurs. Si pour elle les mots sont des déclencheurs, pour nous ils fonctionnent comme des embrayeurs. Ils s'adressent à nous et désignent la

peinture. Ils ouvrent l'espace de la représentation vers d'autres lieux qui complètent le tourbillon des couleurs.

Des lieux qui nous parlent, mais certes de façon malhabile. Une maladresse concertée, s'entend. Chez Robert, le langage aura toujours été décousu, hésitant. Ces toiles nous mettent devant notre propre relation incomplète et difficile aux mots. Paradoxalement, cette hésitation, qui de-

vient le matériau même de l'art de Robert, détourne l'abstraction d'une réflexion moderniste sur les propriétés matérielles du tableau. La figuration évacuée, les références iconographiques au paysage évacuées, les mots prennent le relais et amènent le spectateur dans un ailleurs qui a toujours eu, dans la production précédente de l'artiste, quelque chose à voir avec un itinéraire géographique. Peut-être avec plus de force encore aujourd'hui. C'est du moins ce que suggère le texte sans prétention mais lucide du catalogue accompagnant l'exposition, rédigé par l'artiste mont-réalais André Martin.

Une logique de l'intime

La fréquentation privilégiée, presque journalière de ce dernier avec la production récente de Robert — il a été témoin des étapes de son élaboration —, et sa très grande familiarité avec cette peinture depuis ses tout débuts, lui aura permis de saisir le caractère rétrospectif de ce nouveau chapitre. L'auteur esquisse un parallèle suffisamment libre avec la musique, sur la question des variations autour d'un même thème. Sans renvoyer explicitement aux anciens tableaux de l'artiste, il évoque bellement l'idée d'un retour au passé associée à celle, plus délicate, de l'intime dans cette peinture. En parlant des baches qui recouvrent certaines plages des tableaux, il dit ceci: «[...] elles montrent surtout qu'elles cachent. Qu'il y a du caché que nous ne connaissons pas. Quelque chose entre la confiance et le déni.»

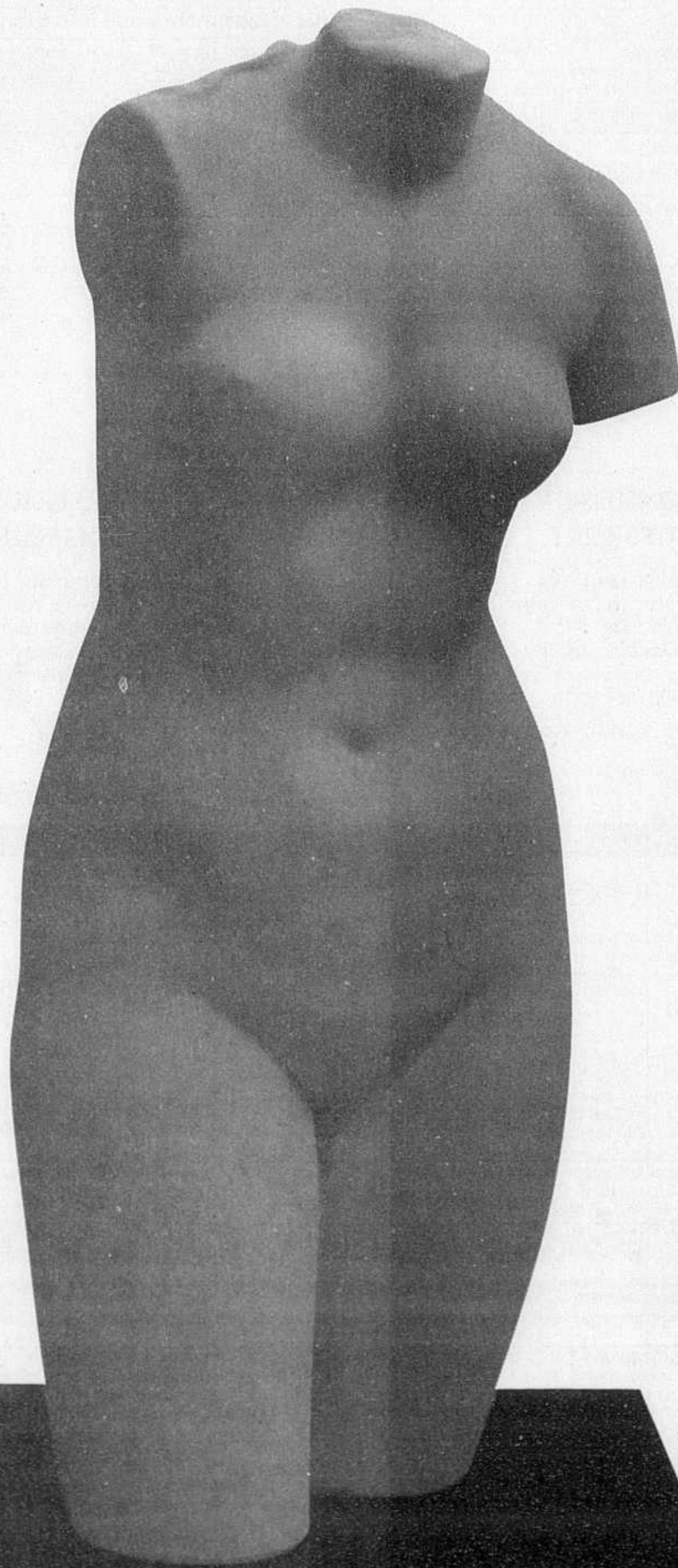
On serait porté à suivre Martin dans cette voie. Les baches sont des zones en retrait. Elles cachent effectivement plus qu'elles ne révèlent, et fi-

gurent l'aride dans les tableaux. En ce sens, elles enrayent littéralement l'impression de partager un pan de la réalité de l'artiste qui se dégage des toiles. Ce sont les seuils de la représentation. Là s'arrête la peinture, ne reste que du sec. Là on ne parle plus de voyages, on pointe la matérialité du tableau. Enfin, là, plus moyen de s'accrocher à de la narration, à un récit, même catastrophé par l'écriture traumatique. Cette infiltration du non-dit, du non-parlé par l'artiste introduit une modalité particulière de la problématique de l'intime. Et le déni dont parle Martin couvre sans doute cette particularité. C'est que l'intime dont nous fait part Robert n'est pas le sien, du moins pas nécessairement, pas uniquement. Les mots renvoient à eux-mêmes. Les mouvements de la surface captent le regard et le renvoient aussitôt aux signes plastiques que sont les mots. Cette circulation informe sur les mécanismes du tableau. De l'intime, l'artiste a retiré le privé. L'universel et le familier l'emportent sur le personnel et le domestique. Reste alors le tableau et sa profondeur.

Cette opération soustractive a pour effet de lever les résistances. Les mots expriment un refoulé, des refoulés dirait-on, qui ont à voir avec le tableau et son absence de figuration. On pourrait dire qu'ils cherchent à sortir du tableau. Ne sortent-ils pas de sa surface? Mais ce n'est jamais pour entrer totalement dans l'intime de Louise Robert. Ce ne sont pas des autoportraits psychologiques que nous regardons. Non, les résistances sont levées parce que Robert rend le tableau familier. Ce qui est révélé, au bout du compte, c'est l'intime du tableau.



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



Jusqu'au 5 janvier 1997

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal

Métro Place-des-Arts

Téléphone : (514) 847-6212

L'Œil du collectionneur

Rencontres avec les collectionneurs

Mercredi 6 novembre

M. JACK LAZARE

Dimanche 10 novembre

M. PATRICE DROUIN

Mercredi 13 novembre

M. JEAN-ROBERT CHÉNIER

Mercredi 20 novembre

M. JEAN CLICHE

Mercredi 27 novembre

M. BERNARD LAGACÉ

Dimanche 1^{er} novembre

MME MICHIKO YAJIMA

Mercredi 11 décembre

MME RITA SCHAFFER

Mercredi 19 h 30 à 20 h

Dimanche 14 h à 14 h 30

GALERIE DE BELLEFEUILLE

DANIÈLE ROCHON

se poursuit jusqu'au 31 octobre.

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT

Tél.: (514) 933-4406

lundi au samedi 10h00 - 18h00, dimanche 12h30 - 17h00

THOUIN-PERRAULT

«Plus loin que la mémoire»

Du 22 octobre
au 7 novembre

Vernissage: 26 octobre à 14h

Conseil de la Peinture du Québec

460, Ste-Catherine Ouest

Espace 913, Montréal

Tél. 876-3632

Fax: 876-3912

Du mar au jeu de 10h à 17h et le sam de 13h à 17h

Galerie d'Art
Gilles Emmanuel

En exclusivité
les œuvres de

GINGRAS I.A.F.

1981 - Palette d'Or de la
Fédération Interna-
tionale de Paris

1985 - 1^{er} prix Metz France

1985 - Diplômé d'honneur
de Vittel, France

Dominique Gingras
1172, croissant Descartes
Boisbriand (Québec) J7G 2Z2
Tél.: (514) 437-0217

mobilia

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LES WINDSOR

Série de trois épisodes sur la famille Windsor, ce soir, Édouard VIII se voit écarté du trône parce qu'il veut épouser une femme divorcée.

Canal D, 15h, 22h

RAISON PASSION

Denise Bombardier reçoit Greta Chambers, chroniqueuse politique et représentante de la communauté anglophone.

Radio-Canada, 18h30

LA TÉLÉ DES FRANCOFOLIES 1996

Première de cinq émissions spéciales sur les dernières Francfolies enregistrées cet été au Monument National. Ce soir, Arno, Dan Bigras, Michel Fugain, Kevin Parent, Axelle Renoir, Diane Tell et Marie-Jo Thério. Animation de Jean-Pierre Ferland.

TV5, 19h30

LA MÉMOIRE DES BOÎTES À CHANSONS

Ce soir, Gilles Vigneault anime. Il reçoit Pierre Calvé, Claude Gauthier et Marie-Denise Pelletier qui rend hommage à Monique Leyrac.

Canal D, 20h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

Primeur: LES CHASSÉS-CROISÉS

(3) (Short Cuts) É.-U. 1993. Étude de mœurs de R. Altman avec Andie MacDowell, Bruce Davison et Chris Penn. Quelques jours dans la vie de diverses personnes vivant dans la région de Los Angeles.

TQ 20h30

Primeur: AGENT DOUBLE

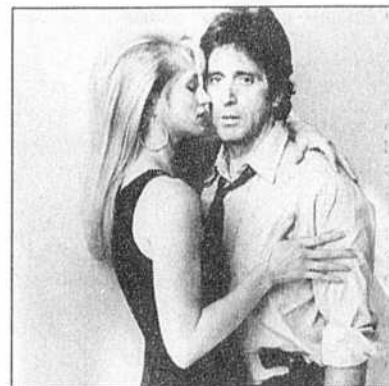
(4) (Deep Cover) É.-U. 1992. Drame policier de B. Duke avec Larry Fishburne, Jeff Goldblum et Victoria Dillard. Un policier devient vendeur de stupéfiants afin de mieux infiltrer l'organisation criminelle qu'il doit démanteler.

TQS 21h

MEURTRES

(4) Fr. 1950. Drame psychologique de R. Pottier avec Fernandel, Jeanne Moreau et Raymond Souplex. Coupable d'euthanasie, un homme a des ennuis avec ses frères qui ont peur du scandale.

Canal D 24h30



SEA OF LOVE

(4) É.-U. 1989. Drame policier de H. Becker avec Al Pacino, Ellen Barkin et John Goodman. Enquêteur sur un meurtre, un détective de la police de New York s'empare d'une femme qui pourrait bien être le coupable qu'il recherche.

CBC 1h30

DIMANCHE

NOS CHOIX

LA COMMISSION MONGRAIN

Jean-Luc Mongrain et ses invités se penchent sur notre système judiciaire.

Télé-Québec, 18h30

BOUILLON DE CULTURE

Bernard Pivot reçoit Bertrand Tavernier, Christophe Malavoy, Jeanine Matillon. Le thème: des hommes et des femmes dans la guerre.

TV5, 20h30

LES BEAUX DIMANCHES

Dossier Vancouver. La nouvelle culture de Vancouver, dans le sillon du développement économique de l'Asie.

Radio-Canada, 21h

GREAT PERFORMANCES

Spectacle d'inauguration de la saison 1996 de Carnegie Hall. Le philharmonique de Berlin interprète la Symphonie n° 2 de Brahms.

PBS, 21h

LE TÉLÉJOURNAL LE POINT

L'effet Bouchard, un an après le référendum.

Radio-Canada, 22h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

Primeur: LA FIRME

(4) (The Firm) É.-U. 1993. Drame policier de S. Pollack avec Tom Cruise, Jeanne Tripplehorn et Gene Hackman. Nouvellement employé dans un prestigieux bureau d'avocats, un jeune homme découvre que ses patrons font affaire avec la mafia.

TVA 20h

Primeur: PRÉSIDENT D'UN JOUR

(4) (Dave) É.-U. 1993. Comédie satirique de L. Reitman avec Kevin Kline, Sigourney Weaver et Frank Langella. Victime d'une crise cardiaque, le président des États-Unis est remplacé par un sosie qui finit par se prendre au jeu.

TVA 20h

Primeur: LUMIÈRE ET COMPAGNIE

(4) Fr. 1995. Film d'essai de S. Moon. Trente-neuf cinéastes tournent chacun un film de 52 secondes avec une caméra identique à celle des frères Lumière.

TQ 20h30

Primeur: QUATRE MARIAGES ET UN ENTERREMENT

(4) (Four Weddings and a Funeral) G.-B. 1993. Comédie sentimentale de M. Newell avec Hugh Grant, Andie MacDowell et Kristin Scott Thomas. Alors qu'il assiste à un mariage, un célibataire anglais a le coup de foudre pour une Américaine qu'il revoit par la suite à diverses occasions.

TQS 21h

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
SRC	(2) (2) (4) Univers inc.	Branché Impact	Simplement la vie	Le Téléjournal	Raison Passion / Greta Chambers	Jeu d'enfants / Louise Deschâtelets, Vincent Bolduc	Hockey / Flyers - Canadiens					Le Téléjournal / Nouvelles du sport (22-22)	Cinéma / TROMPÉE (4) avec Goldie Hawn, John Heard (22-40)		
TVA	(4) (5) (6) Championnat des quilles (16-00)	Fleurs et Jardins	Les Ailes de la mode / Natalie Choquette	Le TVA	Cinéma / BLUE CHIPS (4) avec Nick Nolte, Mary McDonnell					Cinéma / L'ARMÉE DES TÉNÉBRES (5) avec Bruce Campbell, Embeth Davidtz		Le TVA / Le TVA Sports	Loterie (23-14)	Cinéma / LES FRÈRES BLUES (4) avec John Belushi, Dan Aykroyd (23-27)	
TOC	(15) (17) (24) Iris / Pacha (16-45)	Les Misérables	Il était une fois... les découvreurs	Spirou	Exploration		500 Nations			Cinéma / LES CHASSÉS-CROISÉS (3) avec Andie MacDowell, Bruce Davison /				Cinéma / LES BOIS NOIRS (4) (23-45)	
TQS	(2) (4) (16) Pub	Tennis Extra	Gr. Journal (2) Hebdo... (17-40)	La Tournée du grand Duc / Max Gros-Louis		Cinéma / UN GRAIN DE MALICE (5) avec Martin Short, Charles Grodin				Cinéma / AGENT DOUBLE (4) avec Larry Fishburne, Jeff Goldblum		Le Grand Journal (23-20)		Tennis Extra (23-50)	
CBC	(5) (6) Breeders' Cup (12-30)			News		Wayne & Shuster	Hockey / Flyers - Canadiens					Hockey / Penguins - Canucks			
CTV	(4) Newsday			Newsline	Regional...	E. Now	Hockey / Coyotes - Maple Leafs								
ABC	(8) (13) Cinéma (15-00)	Funniest Videos	Home Improv.												
ABC	(12) Wine & Cheese	World Wrestling	Pulse	Hockey World		The Simpsons									
ABC	(8) Football universitaire / Virginia - Florida State (15-30)					Wheel of...	Jeopardy!	Funniest Home Videos	Coach	Relativity					
ABC	(13) News					Pub									
ABC	(22) Star Trek: Deep Space Nine														
CBS	(3) Football universitaire / Alabama - Tennessee (15-30)					News	Baseball / Braves - Yankees								
CBS	(8) Wheel of...	Jeopardy!													
CBS	(5) Breeders' Cup (13-30)		Cheers	NBC News	Home Improv.		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition		Walker Texas Ranger					
CBS	(10) Phantom						Dark Skies	The Pretender		Profiler					
CBS	(33) Points North	Lullabies for Little Ones	Lawrence Welk		Austin City Limits		Carreras, Domingo, Pavarotti with Levine			Cinéma / AN UNFINISHED PIECE FOR THE PLAYER PIANO (2)					
CBS	(57) Trails (16-00)	Washington	Wall Street...	NY Wk Review	Inside Albany	The Editors	McLaughlin...	Carreras, Domingo, Pavarotti with Levine							
CBS	(6) Xena (16-00)	Bugs Bunny & Tweety Show	News	Focus Ontario	Adventures of Sinbad	The Simpsons				Psi Factor					
CBS	(24) Polka Dot	Disney...	Mission Top Secret	Press Gang	National Geographic	Cinéma / FRANKENSTEIN (4)	Conv. (21-15)	Cinéma / THE BRIDE OF FRANKENSTEIN (3)	(21-35)	Conver. (22-50)	Franken. (23-15)				
TSN	(TSN) Football / Blue Bombers - Rough Riders (14-00)	Sr. PGA			NHL Saturday	Ext. Bloopers	World Masters Billiards Championships								
RDS	(RDS) Golf SPGA / Classique Kaanapali				Sports 30	La Ligue en...	Monde du sport	Baseball / Braves - Yankees (19-55)							
TV5	(TV5) Vins et...	Journal suisse	Les Carnets...	Thalassa		Journal FR2									
CF	Joy, Naufragés	Radio Enfer	Chair de poule	Mutants de...	Les Sentinelles de l'air	Le Studio									
MP	Week-end 1986 (12-00)	Cimetière CD	Fax		Box-office	Perfecto	ConcertPlus / Charlebois Goldman			Week-end 1986					
MM	VideoF. (14-30)	R.S.V.P.	MuchMegaHits		The Tube	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / Ed Sullivan Rocks II		VideoFlow					
SE	Sous le ciel du Nevada (15-50)	Les Chemins de l'amour (17-35)				En avant les recrues (19-25)	Sept								
YTV	Eerie... (16-00)	Casper	Monster By...	Real Monsters	Freaky Stories	Eerie Indiana	Goosebumps			Are You Afraid of the Dark?					
RDI	Bul. de santé	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	Branché	Griffe	Monde ce soir	Jrnl du siècle	Reportages / Inde; légion française	Le Journal RDI	Plein les bras	Le Téléjournal	Point final (22-21)	Le Téléjournal	Griffe	
D	Biographies (16-00)	Des Crimes et des Hommes	Samedi de rire	Animalier	Le Goût du monde	Mémoire des boîtes à chansons	Biographies / Jean Grimaldi	Les Windsor: ...cour d'Angleterre		Navarro					

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LE DEVOIR

LE CENTRE EX MACHINA N'EST PAS UN THÉÂTRE, MAIS PLUTÔT UN «OUTIL DE TRAVAIL», DIT ROBERT LEPAGE, UN LABORATOIRE OÙ S'ÉLABORE-
RONT,



DANS LE SE-
CRET, DES PIÈCES, DES
FILMS, DES OPÉRAS, ETC.
ET OÙ LE PUBLIC NE SE
GLISSERA, EN CATIMINI,
QUE PAR FAVEURS INTER-
MITTENTES.

FORMES

SOPHIE GIRONNAY

Mystérieux, intrigant, voire cabalistique, tel s'annonce l'étrange édifice où Robert Lepage et sa compagnie de production installeront leurs pénates dans quelques semaines, aux pieds des remparts du Vieux Québec, juste à côté du Musée de la civilisation. Pour concevoir le Centre multimédia Ex Machina, les architectes Plante et Julien se sont donnés corps et âme à leur première expérience de lieu théâtral, tandis que leur client, impliqué à toutes les étapes, s'initiait aux arcanes de l'architecture. Il prépare même un spectacle portant sur les dix années où Frank Lloyd Wright suivit l'enseignement du «gourou» Gurdjieff!

«Ces coïncidences sont là pour quelque chose, dit Robert Lepage. Il y a une très grande parenté, d'ailleurs, entre les projets de théâtre et les préoccupations architecturales, à propos de l'espace, du fonctionnement, de la philosophie et même de la poésie du bâtiment. Surtout quand on a une compagnie qui s'appelle Ex Machina et qu'on a la prétention d'essayer d'extraire de la poésie et de la magie de la technologie et de l'architecture. Donc sans vouloir m'avancer trop, je pense que ce projet a une plus grande affinité entre notre travail et celui des architectes que dans bien d'autres théâtres construits récemment.»

Et voilà le décor planté, fait d'affinités électives, de conjonctions d'étoiles, avec une pincée de hasard. À commencer par la toute première contingence, car le site n'était pas le choix de Lepage, mais un cadeau (empoisonné?) de la Ville de Québec, celui de la Caserne Dalhousie. L'état de cet historique poste de pompiers datant de 1912 ne laissait, paraît-il, d'autre choix que de tout démolir, sauf la tour, le toit mansardé, et la façade Second Empire. Il a donc fallu restaurer à l'authentique cette tranche avant.

De plus, Ex Machina a fait l'acquisition du terrain mitoyen, et a dû raser le bar O'zone, trop décati, qui l'occupait. Ce qui a permis d'élargir le lot, et d'obtenir une base carrée de cent pieds de côté.

Mais du coup, la façade s'allongeait du tiers. «Pas question pour nous de faire de la copie, explique l'architecte Marc Julien, alors nous continuons la volumétrie, mais en plus sobre et avec du verre. Le coin vitré abrite un escalier, et les ombres chinoises visibles de la rue, la nuit, accentueront l'effet théâtral.» La façade opulente, pour ne pas dire «pompière», dément l'accueil fruste et utilitaire qui attend le visiteur dès l'entrée. «On espère que l'âme de l'équipe de Robert Lepage, la sueur qu'ils vont mettre là-dedans, seront perceptibles jusque dans le foyer.»

Qu'on se le dise, en effet, le Centre Ex Machina n'est pas un théâtre, mais plutôt un «outil de travail», dit Robert Lepage, un laboratoire où s'élaboreront, dans le secret, des pièces, des films, des opéras, etc., et où le public ne se glissera, en catimini, que par faveurs intermittentes. Le plus gros de l'espace est donc occupé par l'aire de jeu centrale, sertie d'équipements technologiques ainsi que — détail nouveau et original — de petits studios communicants. C'est ce qu'on appelle la «boîte noire».

Un cube philosophal ?

«C'est après avoir visité plusieurs théâtres, raconte Marc Julien, qu'un beau soir, dans le train en revenant de Québec, Jacques Plante et moi, on s'est dit: et si on allait jusqu'au bout de la métaphore de la boîte noire? Ainsi naquit le morceau principal de l'édifice, celui qui s'accrole à la façade et qui se présente sous la forme d'un simple cube, recouvert de granit noir lustré.

Un peu mausolée morbide, comme concept, non? «Pas du tout, pourquoi?», s'étonne Marc Julien. D'abord, les passants se reflètent sur la surface lisse, une manière pour nous d'évoquer l'une des fonctions du théâtre, miroir de la société. Et puis nous avons animé la façade arrière.»

Dans la pierre, de mini trous laissent briller des fibres optiques et représentent quatre constellations. Au milieu, une porte de garage géante évoque la scène d'un théâtre. «Tout est prévu pour que, de ce côté, on puisse installer le public dans la ruelle, et lui offrir des spectacles depuis l'arche de la porte.» Une bande de granit dépoli encadre toutes les ouvertures, et les angles de ces cadres dessinent des lignes de fuite, orientées vers un point focal unique, à hauteur de l'œil. «Une allusion, dit Marc Julien, à la manière dont se construisaient les anciens décors de théâtre, organisés en perspective autour d'un point de fuite.»

N'empêche. La firme Plante et Julien s'est distinguée, dans le passé, surtout pour son travail sur des bâtiments funéraires, par exemple avec le siège social d'Urgel Bourgie. «Les autres architectes nous avaient présenté des salles qu'ils avaient faites, des trucs flamboyants, se souvient Robert Lepage. Eux nous ont montré des projets assez simples, un peu morbides, sauf que nous, ça nous a séduits, parce qu'ils avaient eu à réfléchir à tout le côté plus métaphysique de l'espace aussi, au lieu comme déclencheur de recueillement et de fiction, et c'était très proche de l'esprit dans lequel nous voulions travailler le nôtre.»

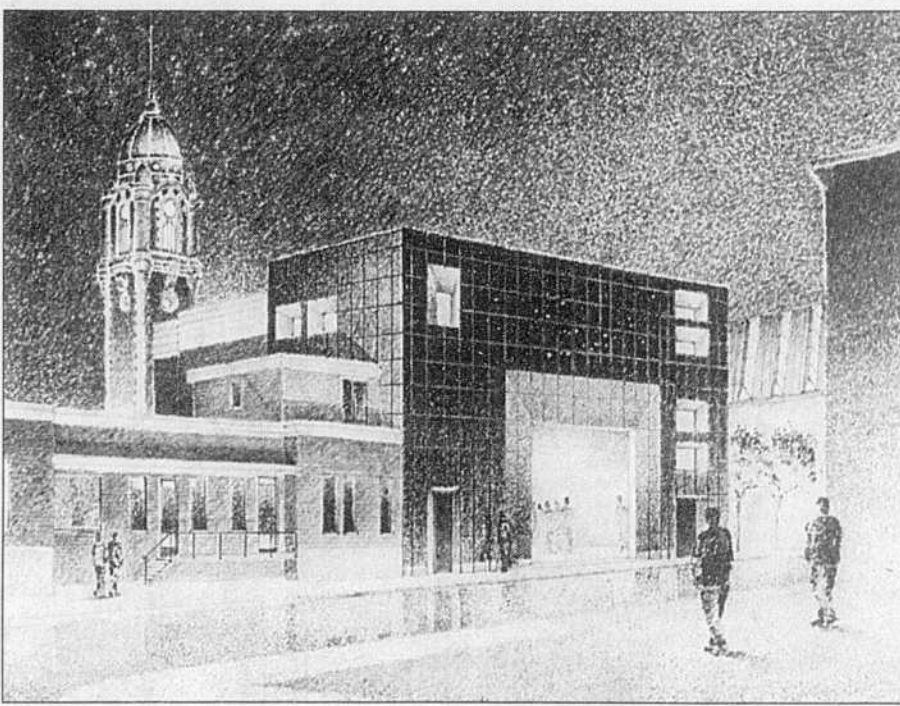
L'homme de théâtre le plus poly du Québec, polyvalent, polyglotte, polysémique, polynucéaire, et bien sûr, polygraphe, se réjouit d'avoir un endroit, enfin, où recentrer ses énergies. «On souffre en ce moment d'éparpillement, explique-t-il, avec un agent à Tokyo, Londres, Paris. Maintenant, les gens sont prêts à accepter les productions qu'on va réaliser ici. Ce lieu sera pour nous un point de chute et un pivot.»

Au centre de la mosquée de La Mecque se trouve un cube géant de pierre noire, le Ka'ab. Pour les musulmans, il représente le noyau du monde islamique, l'axe spirituel et géographique autour duquel tout gravite. Et c'est l'une des figures de référence dont les architectes se sont inspirés.

Sacrée soirée

Depuis que la modeste firme montréalaise Plante et Julien a décroché ce contrat, elle s'est établie une tête de pont à Québec, allant jusqu'à partager (comme les ingénieurs, d'ailleurs) les locaux temporaires d'Ex Machina. Le directeur de production Michel Bernatchez, le responsable de la scénographie Michel Gosselin, bref, tous les membres de l'équipe cliente demeurent à portée de crayon. Le projet s'élabore, à grande vitesse, dans un coude-à-coude d'une rare intensité.

Le grand voyage (initiatique) touche à sa fin, mais laisse Marc Julien ravi: «Travailler avec Ex Machina a été l'expérience d'une collaboration extraordinaire. Je pense fermement que ce qui fait un bon projet, ce n'est ni le budget ni même le type de construction, mais la synergie qui s'installe entre l'architecte et le client. Or, depuis douze ans que je travaille, y compris mes trois ans d'association avec Jacques, je compte sur les doigts d'une main les très bons clients que j'ai eus, un bon client étant celui qui te permet de te dépasser.»



La satisfaction semble réciproque. Robert Lepage apprécie que les architectes se soient imbibés aussi complètement de tout ce qui fait le caractère particulier d'Ex Machina, «notre mentalité, notre façon d'explorer des concepts et de produire». Il voit dans le résultat de leur travail un reflet fidèle de son propre univers créatif. Il y retrouve, par exemple, l'influence du Japon, visible dans l'hybridation du traditionnel en façade et de l'avant-gardisme dans le reste du bâtiment. Quant à l'image de La Mecque, «nous aussi, nous y tenions, à ce cube noir-là, dans le Vieux Québec, qui donne quelque chose de monolithique, de monumental, de sacré».

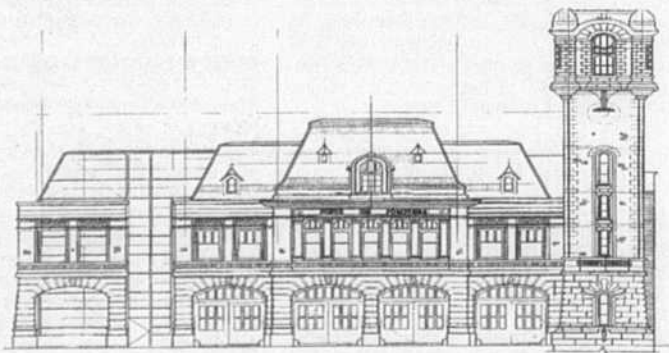
Tout le monde n'affiche pas, pourtant, le même contentement. Au mur des lamentations patrimoniales, on entend parfois taxer le projet de «façadisme», même si les responsables municipaux du respect des codes rencontrent chaque semaine les constructeurs.

Gardons-nous de juger, quant à nous, avant d'avoir vu le bâtiment terminé et avant de pouvoir évaluer l'effet qu'il produit dans son vrai contexte.

Et réjouissons-nous, déjà, que La Mecque Lepage ait trouvé son axe à Québec. Enfin un créateur demandé ailleurs à qui on donne le moyen de se bâtir maison dans sa ville natale! Rendons grâce à tous les dieux, qu'ils soient restés accrochés aux cintres, ou qu'ils soient descendus sur scène ex machina, subventions en main (le projet s'élève à cinq millions). C'est la première des merveilles qui a surgi de cette boîte à surprises, et ce ne sera pas la dernière.

■ À propos de poésie et d'architecture, il faut aller voir l'exposition qui s'est ouverte au Centre Canadien d'Architecture ce mercredi. L'architecte de Québec Pierre Thibault propose à la fois un parcours de ses œuvres construites ou projetées, et une expérience sensible éloquent. Grâce à une construction légère mais envahissante, qui débord sur les salles voisines, il démontre comment l'espace, suivant la manière dont l'architecte le façonne, modifie notre perception du temps. L'enveloppe d'humble peuplier, de piquets, produit un effet charmeur, plein de poésie, qui touche les sens autant, sinon plus, que l'esprit. Avec Olmsted et Rossi dans les autres salles, c'est le temps ou jamais d'aller faire un tour au 1920, rue Baile.

■ À propos d'alchimie et d'architecture, les étudiants de l'Université McGill proposaient ces jours-ci une exposition de projets rêvés, à bâtir ou non, sous le titre Alchimie Herméneutique. «La fiction, disent-ils, est souvent notre meilleure alliée pour nous aider à découvrir et à explorer la réalité des choses.» La transmutation se terminait hier. Mais ça promet pour l'avenir.



IDÉ

Programme de stages pour les finissant-es en design 1996-97: échéance le 15 novembre

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Montréal, le 26 octobre 1996 - Monsieur Bernard Lamarre, président du Conseil et Madame Helen Stavridou, directeur exécutif de l'Institut de Design Montréal désirent vous rappeler les modalités du programme de stages en entreprises pour les finissant-es universitaires des différentes disciplines du design.

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, offre depuis 1995 un programme de stages pour les finissant-es en design, en collaboration avec Développement des Ressources Humaines Canada. Le budget réservé au programme pour l'année 1996-97 sera d'environ 170 000\$.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux finissant-es l'opportunité d'acquiescer une première expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans les entreprises en leur permettant d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Ce programme favorise la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée de six mois pour les finissant-es universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture du paysage, design

graphique, design industriel, urbanisme, etc.

Les finissant-es universitaires des trois dernières années (1996, 1995 et 1994) doivent nous faire parvenir un exemplaire de leur curriculum vitae ainsi qu'une lettre de présentation.

Les finissant-es retenus seront contactés et devront fournir une lettre de référence du directeur de leur département ou programme (ou deux lettres de professeurs).

L'Institut offre une contribution salariale de 35% à l'employeur.

Les employeurs intéressés par ce programme sont invités à nous contacter par téléphone ou par télécopieur.

Les demandes d'employeurs et de finissant-es doivent nous parvenir avant le:

15 novembre 1996.